

Michel Lascault

Burn-out

Michel Lascault, 19, rue Servan, 75011 Paris. 01.43.55.19.87. mlascault@gmail.com

Première partie

*Vous ? Moi ?
Non, personne
Personne jamais
Non vraiment personne jamais
Jean Tardieu*

1

Studio deux. Droit dans les yeux. L'amour. Elle fait des efforts. Elle se déclare. Elle s'offre en entier. Officiellement ils sont en couple. Smart en plus. Chicos le mec. Tu le connais, toi ? Le décor tient encore ? Ça n'a pas l'air normal. La vie, la mort, le présent et l'avenir, c'est ça. On y retourne toujours, au bordel initial. On dort, on se réveille, mal embouché, déboussolé. On se déconstruit, oui, on se reconstruit. Chaque matin. Jusqu'au jour où.

Nouveau studio six. Tu prends la rue. Il y a un groupe. Tu t'approches. Une baffe en amène une autre. Du sang, des vêtements déchirés. En tout, deux mille euros au minimum, si tu comptes les frais, la costumière, le pressing et l'infirmerie. Quand on réfléchit. Le lendemain matin, on revient, l'œil au bord noir. C'est flou, on s'en accommode. C'est quoi ? C'est la même chose. Non, ce n'est pas décevant. Il pleut partout, même à l'intérieur. Mets la table. Et tout, hein. N'oublie pas les verres. Tu crois que ça va se passer comme ça ? Les fourchettes à gauche, bon sang de merde. Tu l'as vu, le père ? Tu l'as vue, la spirale ? Et les serviettes, les ronds de serviette, le tablier de cuisine ? Ah, je t'en foutrais, moi. Conclusion ? On va commencer.

Studio deux. Joli, ce qui se trouve au milieu. Le cœur de tout. Au milieu ! Une fente, une crevasse, une séparation. Ne fonce pas : éclaircis, regarde la symétrie. C'est fluide. C'est liquide. C'est de la soie. La couleur que tu aimes. L'homme est pétrifié. Il a peur. Attends, tu vois, tu mets les doigts. Je crois qu'il est dans la merde. Une catastrophe. Mais tout va bien. On est vivant. C'est un accident, c'est comme ça. Nous, on va y aller. Je suis déçue.

Studio neuf. Wouah, c'est dur à suivre. Le mec, il court, il s'essouffle, il se brûle les poumons. La fille le regarde et se met à l'aimer. C'est beau, mais ça veut dire quoi ? S'il savait. Elle est là. Elle va tout faire. Le meilleur, tout ça, c'est tout de suite. Elle est venue, habillée de rien, mais d'or pur. Les gens, ils vont sentir la chair. Ça ne s'apprend pas. Un truc dont il n'aurait même pas rêvé. Il n'y a rien qui arrive ? C'est à cause de son cerveau. Une femme s'offre, il voit tout en noir. Les bras m'en tombent. On est mal. J'ai amené plein de monde. Mais je ne me décourage pas. Je m'en fous. J'ai le nez dedans.

Studio deux. Il y a quelque chose, une jubilation. On recommence à zéro. C'est haut, c'est large, c'est épais. C'est fort. Je ne sais pas ce qu'elle a fait, Simone, hein, mais je vois ce que tu veux dire. Il y a du monde autour, on commente. C'est la surprise générale. Qu'est-ce qui se passe ? Bah, regarde, il est raide excité, il

écume. Il est de feu. Et bing, crie, se secoue et retombe comme un cadavre. Bon, les mecs, on peut les laisser tranquilles, non ?

(Studio trois.) Ils vont sur l'eau. La faute à qui, à quoi ? À force de voir des trucs aussi, on a l'angoisse de penser. Que faire ? Il y a deux chemins : trois femmes dans l'herbe d'un côté, un scénario de l'autre. J'ai un problème. Je tourne la page. Ça part en couille. On est sur le fleuve. On embarque, c'est pour arriver quelque part, pour obtenir quelque chose. Tout dépend de l'intention maintenant.

L'actrice principale, on l'appelle la vieille. C'est bien résumé, mais ça me dégoûte. Elle dit au revoir à l'herbe fraîche. Elle part. Elle remonte le fleuve. Apportez son repas au Capitaine. Qui est-il ? Un voisin. Pour les uns, monsieur Tout le monde, pour les autres, le Capitaine. Et pour vous, c'est qui ? Monsieur A, disons. Laisse tomber. Il faut se retrouver, se recueillir. On a du chemin à faire. En vérité, tu l'appelles comme tu veux. Ne t'inquiète pas. Je te prends par la main, tu n'as rien à craindre. Un vrai vécu, c'est ça que tu veux : c'est ce qui s'éprouve dans la lecture, ce que tu ressens maintenant. Un état modifié de conscience. Rosette ou Simone, hein, c'est quoi la différence ? C'est de la mort, reliée, brochée, cousue de fil blanc. Mais là, respect. Regarde le Capitaine : pas bégueule. Il sait comment y aller. On peut lui faire confiance.

Studio neuf. Pendant dix ans, il apprend. Il regarde à droite et à gauche. En haut, les étoiles et la lune, le soleil. Ça tourne. Il fait ce qu'il peut, même des trucs interdits, on n'est pas parfait. Il emprunte de grosses sommes, c'est encore une chose qu'on a toujours vue. L'artiste met en évidence des trucs. Changement d'analyse. Une fois, il pose la question : tu m'aimes ? L'autre : Effectivement. Comme je dis, ils ont leurs secrets. Il y a un mec dans une autre dimension, des salopards, des Allemands, et j'en oublie. Oh lala. Éducation sévère. Il se retire du jeu. À force de dormir dehors, il rigole pour rien. Il fait tapisserie, il se mire dans l'eau, il compte les poteaux, les arbres.

Studio trois. Affleurant sur la rivière, un monstre d'eau douce. Ça caille. On navigue toujours. On avance à peine. Je serais toi, je ne mettrais pas les verres là-haut. Il y a des moments dans la vie où il ne faut pas louper sa chance. Je ne rentre pas dans les détails. Le monstre se dit : depuis quand je n'ai pas vu de bateau sur le fleuve ? Enfin, tu verrais le bateau et tu verrais le fleuve, il vaut mieux ne pas insister. Le monstre : un long cou qui sort de l'onde, la gueule béante. Repoussant. Hardi, Capitaine. Je paie les gens. On fait ce qu'on peut. Quel est le rapport entre une taupe et un poisson ? Le monstre justement. Mammifère marin. Eh, Cap, ne vous barrez pas. Un petit geste, c'est toujours apprécié.

Bon, si c'est la volonté divine, OK. Bienvenue, crocodiles, baleines, goules, on accepte tout. Après un flottement, le Capitaine se ressaisit. Quand la vieille a une rentrée, elle lui met une petite enveloppe. Même cinquante euros, ça fait toujours plaisir. Le Capitaine, il ne demande rien, il prend, il entasse. Le monstre est en colère. Qu'est-ce qu'on fait dans ce cas ? Il n'y a pas de manuel. Il faut se fier à l'instinct. Mais l'instinct, elle n'en a point, la vieille. Elle calcule toujours si ça en vaut la peine. Le Capitaine, il était pêcheur dans le temps. Il a une main en moins, bouffée par une grosse bête. Mais pas de crochet. Capitaine Moignon. Il murmure : Et puis la nana qui m'avait appelé... Il pense toujours à sa grosse au moment du

danger, c'est ça la tragédie. Il y a du vent, ça balaie. Tout ça pendant le repas, je te le rappelle. Il y a un hurlement, ce n'est pas terrestre. Il lui a jeté du sel dans l'œil, le Capitaine, et l'autre, le monstre, il a replongé dans l'eau. Comme quoi, finalement. Le fleuve se referme. L'onde se calme. La paix horizontale. Soit tu le sens, soit tu ne le sens pas. Le rafioteur, il ne supportera pas une seconde secousse. Les planches, elles font la gueule. Qu'importe quand et où, mais il va falloir en discuter, de ce truc de travers. On va couler avec, et pour ça pas besoin de monstre. Il faut qu'on arrive à se voir. Pour parler. Le Cap, il est déjà redescendu en cabine, avec la salière. Rapport au repas qui refroidit, le côté fraîcheur, et pis l'arrivage au compte-gouttes.

2

Lumières ! L'assistant-réalisateur, hors de lui. Qu'est-ce qui se passe encore ? Entre les deux plateaux, entièrement redessinés, merci, que des gens disponibles. Mais les plates-formes : il faut être opérationnel, mon vieux. Là, c'est le bug. Il y a des miroitements qui passent, poussez le rideau. Cachez la bête. On va reprendre. La lune, qu'est-ce qu'elle fout dans le champ ? Comment peut-on oublier ça ! Les machinos, c'est pareil, les électriciens, c'est pareil. Moi, je ne vous pardonnerai pas. Stop. Je deviens méchante. Besoin de repos. Et le rocher, là, pas fini de peindre ! Du calme, du calme. Mademoiselle ! Merde, c'était un garçon. A chaque fois, on me fait la remarque. Voilà. Nous, on est au second plan. On fait le service, on fait l'intendance. Pas plus.

Moi, je suis une femme. Mercredi, samedi matin, pas de soucis. Mon corps, ma fille, le téléphone. Toujours prête. Et au sujet des vêtements, ça va, mon petit loup, j'ai des armoires. Message : tu ne fais pas la bise à ta mère ? Ma fille, Thérèse. Trois ans, pacifique, sans inquiétude, l'enfance universelle. Oh, double appel : oui, c'est censé aller mieux à partir... Bon, tu... OK, ne me laisse pas finir mes phrases. Conclusion ?

Ça coûte cher, tu ne te rends pas compte. Il est un peu abîmé, je vais noter. Démonter, porter, remonter, oh lala. Et l'artiste, là-haut, il s'impatiente. Dis-lui qu'on n'est pas des bêtes. Ça bâillait déjà ce matin. Ça a tiré, ça s'est écarté, et maintenant bonjour le grand trou. L'eau, c'est là. Passez derrière, s'il vous plaît. Débriefing ce soir, les cocos. On compte sur vous. Le chef déco. Némé. Oui, Némé. Quoi ? Le grillage, la porte de la cabine, et toutes les chevilles du pont. On a des menuisiers ? Attention à vous. Des couleurs. Change la gélatine. Il est là. Mais non, il y en a déjà trois. Bonjour.

Comment est-ce possible ? On va le prendre. Elle fait ses ongles. Pourquoi pas ? En vacances, hein. On a le temps, c'est bon. Non, ce n'est pas bon, le boulot n'est pas terminé, on va encore se le payer demain. Les eaux, encore beaucoup de travail sur les eaux. Tu as la rage ou quoi ? J'ai la rage, je cherche pas à m'en excuser. Ça ne marche pas. Ça ne sert à rien. Là, tu mets du bleu, du mauve et du vert. Tant pis si ça fait carton-pâte. Ah, non ! Il y a un mec... La terre, tu ne l'étends pas là, s'il te plaît. Problème. Tu l'étires, sinon ça fait des plis. C'est compliqué, on reprendra ça demain. Hein ? Je n'aime pas partir comme ça. Le sertissage des rochers dans l'eau. Pourquoi on n'a pas fait une liste des tâches ?

Qui j'inscris ? On n'a pas le choix. Non, mais je le pense. Qu'est-ce que tu veux ? Pourquoi tu rabâches ? Ouais, ouais. Pour que ça ne bouge pas, il faut assujettir la pièce par des anneaux. Ça ne s'explique pas. Je serai là, pas loin. Allô ? Non, je vais raccrocher.

Panique à la cuisine. En touillant la marmite où cuit la bouffe des techniciens, mon bracelet se détache et une myriade de petites perles synthétiques s'incorporent au ragoût. Ce n'est pas évident du tout. Techniquement je ne vois pas quoi faire. Ça chauffe. Adieu, bracelet. Est-ce que c'est encore digeste ?

Quoi ? Allô. Je suis dans le métro. Oui, je rentre. J'en ai marre. J'amène Thérèse chez la baby-sitter. Bleu azur, bleu marine, démerdez-vous. Ligne deux, bah oui. Les sacrifices, je les fais, parce que c'est le seul moyen. Ça va ? Hein ? Le bracelet ? Non. N'importe quoi. Lundi. Tu fais quoi ? Marie ? Non, incorruptible. Mais c'est fort possible qu'on continue. Elle s'en fout. C'est la secrétaire du producteur. On perd, on gagne, ça tourne. Tant qu'on n'est pas mort. C'est même un miracle. Comment peut-on parler comme ça ? Montre-lui la route. Comment ? Tu dis quoi ? OK, j'ai gâché le ragoût. Ils en feront un autre, voilà tout. Ce n'est pas très beau, mais... Oui, je sais : étape par étape.

L'accessoiriste a monté le soleil. C'était prévu. Bah oui, ça ne s'est pas fait tout seul. Trop d'autorité sur ce plateau, trop de chefs, c'est clair. Dominer, c'est à la racine du monde, ou pas loin. Ça ne me plait pas. Je ne suis pas obligée de toute façon. De quoi ? Ils ne savent pas, il ne me comprennent pas. J'aime bien traîner. Comment veux-tu faire un paysage en trois heures ? Les gens, ils ont besoin de dormir aussi. Prêts à aller jusqu'au bout ? Pas encore tout à fait. On tire sur la corde ? Pitié. Descends un peu, encourage-les. On se comprend : avec de la fraîche.

Vas-y, assieds-toi. On est à bout de forces. On prend le métro pour aller à Bastille, il sera minuit et demi. Ils sont morts de trouille. On se donne rendez-vous à la sortie rue de la Roquette ? J'ai fait Ouais. Vous ne savez pas ce que vous demandez. Du coup, je vais être comme ça, je vais m'enivrer. Putain, j'ai fait, donne-moi ton verre. Il y en a toujours un pour fayoter. C'est bien, ils ont le sens du service. Ils donneraient leur vie pour le studio. Enfin, pas tout à fait en fin de compte. On va boire des bières chez toi, c'est gratos. On a tout ce qu'il faut.

La femme, malheureusement, elle est religieuse. C'est le genre musique latino. La femme devient sa femme. On croit qu'il est sadique, mais en fait ce n'est pas ça. Maintenant, pleurez : les larmes vont laver votre âme. Et donc il y en a. Travaillez beaucoup, il n'y a pas de raccourci pour ça. Lui, il est monté sur la scène pour nettoyer le bateau en bas, dans l'autre sens. Un aveugle, avec un balai-brosse, rapport aux quotas d'handicapés, ben oui. Des souffrances, ce n'est pas ça qui manque. Indescriptible. Atchoum. Il éternue et il meurt, tu te rappelles. Tout le monde autour de lui. Fascinant. Tiens, passe-moi la guitare. Il avait une maladie grave, mais il l'ignorait. Le médecin ne voulait rien lui dire. Du coup, il est mort comme ça, par surprise. Coup de ciseau. Je l'ai entendu. Je ne l'ai pas vu. Il y avait trop de monde autour de lui. Il était crevé.

Je vais te dire un secret, mais tu ne le répètes pas. L'aveugle, il n'était pas métamorphosé. Juste un peu plus raide, immobile. On lui plante un miroir devant le nez. Il n'y avait pas de buée. On a mis le couvercle, et dégagez-moi ça. Tout le monde était obligé d'accepter. Moteur !

3

La lumière diminue. Salut. Merci. Inquiétude. Arriver à l'heure demain. Bonsoir. Attends. Bien équilibrée, oui, consciente. On a dépassé l'horaire, il faut compter douze heures à partir du moment où on est parti, c'est la loi. Je n'ai pas fait grand-chose. Ils ne voulaient pas me lâcher. Parce qu'il va y avoir du monde. Il se colle à moi. Longtemps qu'on ne s'est pas vu. Le bien, le mal, ça se mélange. Ce n'est pas pour le rabaisser. Je ne le salue pas. Il m'appelle Laura. Oui, c'est moi. Pénombre. On ne voit rien clairement. Les mains prennent des libertés. Comment vas-tu ? Un mec embrasse Sarah. Il me parle à l'oreille. Tout va bien ? On se perd.

Je tombe, je ne sais pas résister. La saleté. Une main se glisse tu sais où. Ça n'existe pas, le néant. Comment ça se passe ? J'écoute l'écho de la mort. Oui, à Bobigny. J'ai du mal à te répondre avec lui qui me pelote. Jeune. La main errante. Droit dans ma culotte, doigt dans le temple. Et moi, raisin mûr, inconsciente. Très bien. Bouleversée. Gênée. Peinée. Tendre. Il fait gravement noir. Et Tchekhov... Même en pleine nuit. Ouvre la porte. Je lève les mains au-dessus de moi. Il glisse sur mes seins. Bonsoir. Le cœur. Les lèvres mielleuses. Ne m'abandonne pas, non, jamais. Question piège : ne réponds pas. C'est quoi ? La pluie, la tempête. La maison est secouée. Perturbée.

Après la nuit, le matin. C'est écrit là-bas. Des piercings, des tatouages. Si tu en as besoin, j'irais te la récupérer. Quoi ? Ta virginité. Très drôle. C'était bon ? Bof. Dans le dos, la trace de mes ongles. Enfin, de ce qu'il reste de mes ongles. On m'appelle la rongeuse. Oh, bé, c'était bien. Pas parfait, évidemment. Apporte-moi de l'eau chaude. Un regard de première. Qu'est-ce que je fais, moi ? Je me laisse aller. Pour autant, pas question de devenir amoureuse. On n'a pas idée. Des fois, on comprend dix ans trop tard. C'est lui qui dirige tout en fait. On prend le petit-déjeuner. Il y a un mort entre nous, un cadavre. Quoi ? Le sexe quand on est saoule. Il faudrait continuer au moins trois mois pour percer le mystère. Je me lève. On ne peut pas jouir tranquillement.

C'est tellement horrible. Pitié, tu me fais durcir les tétons. Sa main dans ma chemise. Le mec se met à parler. Je pense que j'aurais été mieux avec des chaussures plus hautes. Il part en voyage. Bon, ça règle le problème. La dame. Entre femme et transsexuel. Je ne sais même plus ce que j'ai bu. Tu m'insultes, tu m'assomes, tu me tues. Ah, je crois que j'ai fait un... Ma fille ! La baby-sitter ! Je lui avais promis de rentrer. Merveille. Charles Aznavour, un homonyme, est au septième rang. Tout ce monde. Son visage rayonne. Je suis une incapable. Passe-moi un gâteau. Tout le monde a dormi là. Honte du matin. Ça ne marche pas. Elles sont aux toilettes en train de se brouter le minou pour se décontracter. En bas, ça cuit, dans le four. Je n'en ai pas, moi. Découpe-le, fais des grosses parts. Ça dépend de nous. Pas avant, pas après : maintenant. J'ai envie de m'approcher

de toi. Dis au moins que ça t'intéresse. Au moins, dis quelque chose ! C'est quoi, cet orgueil !

À la suite de quoi, pot de fleur, maquillage. Serrées comme des brins d'herbe dans cette salle de bains. On se dandine. On cherche un espace dans le miroir. On conclut avec de la merde sur les yeux. Tu lui fais du noir noir ou tu lui fais une couleur ? Plus de force. Ramollie. Pardonne-moi. C'est quand j'apparais. Avant de mourir, il faudrait faire quelque chose. Devenir sérieuse ? J'ai besoin de combler le manque de nicotine.

Regarde mes mains. Je vais mourir comme ça, pas propre. Je me nettoie sans arrêt. Si je traverse la rue et qu'une voiture m'écrase, bye bye, je saurai pourquoi je m'en vais. Le truc, en bas. Aujourd'hui, c'est peut-être mon dernier jour, ça sent le brûlé. Il est quelle heure ? Non, ça sent bon, finalement. Il y a quelques personnes, ouais. Dis plutôt qu'on étouffe devant la glace. Les cuisses qu'elle a, la gonzesse.

Seigneur, c'était plus facile quand j'étais blonde de me maquiller. Quelqu'un joue de la trompette. Ne partez pas comme des voleurs. Ils viennent de se marier. Ne me regarde pas. Regarder, c'est posséder. Vers la porte. Au téléphone, Thérèse : Je suis une enfant abandonnée. Lave-moi. Ma fille me fragmente. Une femme se donne, ça la transcende. Ineffable. Sa bouche. Une trace. Au bout du compte, je reçois une grâce. Ça, c'est pour moi. Ça se multiplie. On est trop nombreuses dans la salle de bains. Chacune manque l'essentiel. Ça se détériore, ça se dégrade, ça se dépêche. Je vais m'en aller.

Retour au plateau. Quelqu'un construit une table. Question : qu'est-ce qu'il fait ? C'est un livre, avec des lettres, des astres, des monstres zodiacaux. Je suis là pour lui demander d'aller ailleurs. Qu'est-ce qu'il en pense ? La costumière déchire des vêtements pour la bagarre à tourner tout à l'heure. Elle définit le réel par le mot trouvaille. Pourquoi pas retrouvaille ?

4

Au départ, il était question que je devienne une sainte. Quelqu'un me soufflait dans la gueule, comme s'il avait le monopole de la vérité. Il était midi. Un cœur pur, des lèvres pulpeuses. C'est un sujet très douloureux pour moi. La pomme, j'ai croqué dedans. Le péché, la désobéissance, j'ai tout goûté, sauf la mort. Où sont les accessoires ? Parce que je bosse aussi. Ça m'a menée à quoi ? Au vice dans la peau. Pitié, Seigneur. Ça y est, je suis sauvée. Moi, je n'ai jamais rien voulu, sauf l'amour. Et encore, l'amour où ne se mêle nulle volonté. Pourtant, Janis Joplin, elle m'a toujours fait peur. Ce qui prouve bien quelque chose.

Un mec est venu, il a foutu la merde. Un autre s'est présenté, il a tout arrangé soi-disant. Sauf que rien n'a changé. Il peut pisser debout. Comment s'appelle-t-il ? Il s'appelle Elle. C'est quelqu'un qui est allergique à tout. Un diable. Chef-décorateur, dialoguiste aussi, à ses heures. Il passe dans la ménagerie entre des vivariums pleins de serpents. Il engueule deux ouvriers qui rétorquent : On est

deux, on devrait être trois. Et ça monte, ça monte. Vous me stressiez avec votre stress. Je ne peux plus le supporter. Je vais éclater.

Regarde ailleurs / Cadre exploiteur / Rouage fasciste. Le mal, c'est la banalité de l'obéissance. L'âme contre un salaire. Ça reste un corps. Est-ce que je pourrais prendre une petite renoncule pour mettre dans mes cheveux ? Je suis tombé sur un sourd. Quatre nuances d'handicapés, ici, rapport aux quotas. Les aveugles au ménage, les sourds aux accessoires. Les autres, on n'en parle pas. Une certaine cruauté, non ? Si, c'est très bien. Oh lala ! Je ne dis rien.

Et après le boulot ? L'exil. J'ai mon bétet. Envie de beauté, de jouissance, de vie. Tu as trouvé le scotch rose ? Tu as faim ? Le catering est au fond. Tu as froid ? La costumière, à gauche. Infirmière, coach et même pute sur commande. Alors l'acteur répond, enfoncé dans son collant de laine : Je ne me souviens plus de rien. Il est blanc. Il est malade. Tu vas galérer. C'est la doublure, pas la vedette. Ils se ressemblent comme deux gouttes de lait. Ça t'éclate. Il va rentrer à l'hôtel dans un état ! J'espère qu'il sera au point pour le tournage. Pourquoi tu dis le contraire, maintenant ? Parce que c'est la même chose.

Ça va bien, ça va mal, ça ne change rien. Des petites fleurs, le soleil, le printemps. Puis le médecin coupe les orteils gangrenés, problème cardiovasculaire. Ranzon du saucisson et du chocolat. Comment va-t-on réagir ? Keep walking. Opération jonquilles artificielles. Le combat le plus difficile. Toi, tu en as de vraies. Comment convaincre une femme qu'on l'aime ? Fleurs coupées, feuilles mortes. Toute la nature, oui. Il ne reste plus que toi.

Qu'est-ce que l'amour ? Il a oublié où sont ses vêtements. Elle le touche. Il ne sent rien. Tu n'as pas... Non, je n'ai rien. Il pleut. Neige blanche, c'est demain dimanche. Trouble, angoisse. Je vais voir. Arrête de rabâcher. J'apprends mon texte. C'est donnant-donnant. Combien vous faut-il ? Je vous donne la moitié maintenant. Et l'autre moitié ? Mystère. Une semaine plus tard : Euh, je suis désolé. Qu'est-ce qu'il y a ? Il a gagné le combat, mais c'est dur. C'est quoi, la jalousie ? Moi, je suis bourrée. Je vais me faire virer. Des gens se sont fédérés contre moi. Ça me dépasse. Je suis sur la corde raide. Sur la ligne de mire. Qui (a) écrit ce livre ?

Madame Godard. Au départ, elle était grande. A la mort du mari, elle était amoindrie. Pour la calmer, on lui a donné une secrétaire. Après, elle avait encore du chagrin, mais moins. Une fois arrivée là, dans le firmament du directoire, on n'avait plus le droit de la changer. Moyenne. Petite on pourrait dire, sauf votre respect. Réponse : diminuée, avec de très bons moments. Lève-toi, on n'a plus besoin de toi. De qui ? Paris est une grande ville. Combien de jours pour la traverser de long en large ? Plus que ça. On ne peut même pas en parler.

Bon, raccord sur la bagarre. La costumière a habillé tout le monde. Et les maquilleuses. Habits déchirés, faux sang, fards bleus. Cris. Ça tourne. Il en manque deux sur trois, des figurants, et la doublure aussi d'absente, ça fait quand même beaucoup. Alors, pas de phrases gonflées. Le réa, il s'en fout. Il n'est même pas fini dans sa tête. La foule s'amasse. Les hommes. Plus la reine de la cour des Miracles. Debout, ça va commencer. Joyeuse, la bagarre, s'il vous plaît. Vous êtes

là pour quoi ? Une attachée de presse. Restez à l'entrée, vous êtes dans le champ. Ça va bien. Même pour vous. Sinon ? Sinon on vous crève. Comment ? On vous jette en l'air et on vous laisse retomber. L'estrapade, je ne vous fais pas un dessin. Combien de temps ? Une semaine. Après vous irez sur le plateau. Ordre d'en haut. Oui, c'est moi qui monte la garde. Elle n'est pas d'accord. Elle vient de m'appeler. C'est une question de semaine.

C'est marqué dedans. La bagarre. Arrangez-vous pour faire nombre. Maintenant, il faut que je leur explique. C'est chaud. Dix-huit. Daniel, arrête de me faire rire. Tu veux un fruit ? Je vous refais le topo. Dix-huit, vingt-six. L'angoisse. Quand je suis fatiguée, je rigole pour un rien. Dans les cinq doigts, il y a quatorze phalanges, non ? Je suis seule. Quatre ? Non. Trente-deux. Lève les mains. Souviens-toi. Ensemble. Tout ça, c'est marqué. Une bonne droite. Tombe. À genoux. J'en ai un autre. Hé ! Qu'est-ce que tu veux ? La porte est ouverte.

Vous vous serrez tous les deux contre moi, comme on a dit. Donne-lui un pain. On en a besoin. On connaît. On sait. Un coup de poisson, oui. Tu fais les trucs, voilà. On ne va pas y passer la nuit. Vous mangerez tout à l'heure. Les figurants, bientôt. Tu parles trop vite, je ne te suis pas. Tout ce qu'on amène... Attention ! C'est interdit. La charrette cassée, tu la découpes en morceaux. Oh, tu vas tomber. Là, brûlée complètement. Hi hi, excusez-moi. Non, on ne descend pas. Silence.

5

Comment on l'appelle déjà ? Le réalisateur. Ce n'est pas pour rien. Je me demandais ce qu'il allait sortir. Il est passé par deux traumatismes. Sachez que c'est comme ça : un artiste, quoi. Je vous vois juste après. Les jours rallongent. Ça devient difficile. Voilà, tu appelles ça comme tu veux. Violette. Ça demande une explication. Alors, lundi sept mars à douze heures trente. Les projecteurs, par là. Attention aux ombres doubles. Qui tape au marteau ! On a dit silence. On ne la finira jamais. Je vais au plus près, moi. Pars. D'accord, merci. On met beaucoup d'espoir sur ce film. Les Studios ne sont pas en forme. On tourne des pornos et des pubs en cachette pour avoir du cash. Madame Godard, l'héritière, pas une très bonne gestionnaire. Comment ? Jours de famine en perspective. Des bruits qui courent. Beaucoup de gens se trompent.

Le réalisateur. C'est un bon. Il voit tout, alors que nous on a le nez collé dessus. Après, ça va se révéler. Impression de déjà-vu. Le mort, ne bougez pas ! On ne peut pas fonctionner comme ça. Plus d'intensité sur le héros. Rétrécis le champ. La chemise blanche bouffe la lumière. La maquilleuse. Fais chier. Tartine-lui du blanc de Meudon sur la tronche. On a perdu, on est foutus. On n'a plus le niveau. Les autres vont nous bouffer. Reste le visage accroché au plancher. Fermez votre gueule un moment, merde. Approche-toi. Ils sont transfigurés.

On doit pleurer parce qu'on patauge. Normalement, moi aussi. Mais je m'endurcis. Depuis le temps que ça dure. Avant, j'étais fluide, sensible. À force de me faire engueuler, je me suis, comment dire ? cristallisée. À l'abri sous la roche. Tout est calculé, programmé. Cœur de pierre. Trois cent cinquante euros bruts pour cette petite frappe de cascadeur. Mais, tu vois, il a bouffé on ne sait

quoi, il a mordu dedans. Un glaçon dans le pastis ? Trois cent cinquante euros. Vous êtes très Alain Delon, et tutti quanti. À l'arrivée, Monsieur Trois Cent Cinquante Euros, créé à l'image de dieu, mais arrivé à quel niveau : rougeaud, intoxiqué alimentaire, plaintif. Inutilisable, la doublure. Sous perfusion. Pour nous, c'est une grosse baffe bien tassée. Ça secoue. C'est la misère. Morte la scène. Ça signifie quoi ?

Les figurants, ils s'ennuient. Alors, ils reviennent ici. Oui, pour l'instant, statu quo. On attend de voir. Ça, ça va vous coûter dix euros ! Oui, bonbon, on sait. C'est quoi, des acteurs ? Non, des prestataires. Ils viennent à la soupe. La miniature de l'humanité. Les rois du rien. La question n'est pas de savoir si la journée est bousillée : elle l'est. Moi, j'ai bon cœur. Je vous pardonne. Le salaire sera versé. Mais ce n'est pas satisfaisant. Je te demande : est-ce que cette scène est vraiment indispensable ? Vous avez raison. Un souffle d'air, vite. Garder la joie. Non, je ne peux plus. Sanglots convulsifs.

Foutez-moi la paix. Monsieur Wang : Ecartez le bordel. Il élève la voix. On l'entend bien. Je suis généreux, assez généreux, pour un commerçant. On m'étale sur un matelas. L'autre, le producteur chinois, continue : Je vais à la messe tous les jours. On comprend, malgré le brouhaha : Je le fous dehors. Tout de suite après, il faut tendre l'oreille. C'est inexprimable. Le couple. Des voyageurs en train. La marée montante. Ça déborde. Des millions et des millions d'euros. Je ne peux m'arrêter de pleurer. Il revient trois fois. Il a éjaculé, il a une tache sur son pantalon. Ce n'est pas moi. Apportez de l'eau. Ils tournent un porno gay dans le studio huit. Ah, ça suffit avec vos trucs ! Oh, c'est quoi ? Soyez juste, ils ne font pas de mal. À quelle heure on finit ? Mais on n'a pas fini.

Je rougis. On dirait Blanche-neige : le producteur s'est penché. C'est ça l'essentiel. Il me dit des trucs incroyables que je ne répéterai pas. Je me tais. Je suis comme vous. Ce n'est pas parce que le chef me fait des propositions. Je ne dis rien. Je transmets. Atterrissez. Discours aux troupes. La doublure, avec son bel habit, c'était une sorte de demi star. Eh bien, la gloire, c'est bien beau, mais là, sauce ketchup. Ne l'appellez plus l'acteur, mais le viré, le foutu dehors, le puant. À partir de ce moment, on peut se retrouver, se rassembler à nouveau. Les scénaristes vont modifier le film, c'est d'un autre niveau. Affaire classée. Les seconds rôles, on va les relever. C'est symbolique. Le film d'action, on le transforme en drame psychologique. Oui, j'ai vu le reportage. Déjà deux bouteilles. C'est très intéressant, mais ce n'est pas le sujet, pour l'instant.

Il s'étonne. Il ne voulait pas partir. J'aurais dit bleu clair. Qu'est-ce que c'est ? Tu as pris du mauve. Un gros pinceau, sinon tu vas y passer des heures. Ça laisse des traces. Ça va plus vite à cinq. Tu peux monter les projecteurs ? Le soleil va se coucher, mais pour nous il est toujours éteint. On vit dans le noir. On ne connaît pas la lumière naturelle. On part la nuit, on rentre, il fait sombre. C'est grave. Exactement. Tout ce que je fais, ça ne vaut rien. Quand est-ce qu'on fait la fête ? Vous êtes parfaits. Malades, mais parfaits. Diphtérie, typhus, merci, on progresse.

J'ai des ennemis. Ils complotent. Ils m'attaquent. Ils sont quatre, ils sont douze, ils veulent me faire tomber. C'est intéressant. Ah, comment elle va ? Mielleuse. Ce n'est pas grave. Je vais prendre un café. Je les ai toujours défendus. Ils me

flinguent à l'hypocrite. Ils ont peut-être raison. Ils travaillent, ils analysent, ils tranchent. Malheureusement, il y a de moins en moins de gens qui pleurent. C'est épouvantable. Les salopes ont les yeux secs. Ils vont m'avoir, c'est sûr. Je n'ai pas le niveau. Tuez-moi. À votre service. Il ne fait pas chaud. Je ne peux rien pour vous. Ça ne dépend pas de moi.

L'orchestre est piteux. Le héros doit-il mourir ? C'est le scénariste qui décide. Le spectateur va pleurer. Tout se passe bien. Reste assise, Simone. On les appelle des figurants, parce qu'ils offrent leur figure, mais ce sont des acteurs à part entière, et d'abord des hommes. Dans la joie. Des mouches autour d'un cadavre. Sonnez, trompettes et hautbois, et cetera. Insupportable. Sur le plateau, ça grouille. Techniciens, musiciens, acteurs, figurants, équipe administrative, avec des papiers à signer. Elle était enceinte, elle a avorté. Oui, pour le travail, qu'est-ce que ça peut te foutre ? Tout de suite agressive. Bonsoir. On ne peut faire confiance à personne. Oui, mais elle se retrouve cassée, comme une brindille brûlée. Catastrophe : inhabitable.

Camarade, ouais. L'espoir, oui. Aujourd'hui, on nous laisse décider. Peluches de thym. Je suis gagnante. Je monte sur un saule au bord de la rivière artificielle, et je regarde mon merveilleux visage remuer au fil de l'eau. Sans raison particulière. Vous êtes compliqués. Ricanez. Dans trois mois, vous serez balayés par le quota d'aveugles. L'orchestre s'est tu. On m'a entendue. Je suis invitée chez Monsieur Wang, moi. Je suis ramollie. Je me gratte les fesses, ça fait des plaies. Après, je me fais lécher, ça me dérange. Non, laisse tomber, je te rappelle plus tard. C'est fini pour aujourd'hui. Une vraie fournaise. Chaque chose en son temps. La musique, c'était tout à l'heure. Ce soir, à la maison, tranquille. Mon badge dans la pointeuse. Ah, tu vois, il est démagnétisé. Non, mais ce n'est pas vrai !

6

On ne va pas s'arrêter là. Quel chemin prendre ? Je ne sais pas. C'est commencé ? On est entré dans l'histoire ? C'était comment déjà ? Le bazar, le bordel. Parenthèse. On avait l'habitude de se lever tard. Une fois on s'est réveillées tôt, pour voir si c'était possible. On en a profité pour tout nettoyer, avec des éponges naturelles. Après, tu as commencé à avoir chaud, à transpirer. Tu t'es mis une serviette sur la tête, toute excitée. On s'est retrouvées autour d'une table, à dire du mal. Moi, je planais. Comme maintenant. On prenait un verre ensemble, on causait, relax. On était zen, sereines.

Des heures et des heures, on a parlé pour ne rien dire. À l'époque, j'avais une maladie de peau handicapante. Je baissais la tête. À l'intérieur, je ne me sentais pas bien non plus. C'était grave, mais c'était mieux que rien. Je reprends. On avait soif. On avait avancé nos réveils, couru, fait un effort exceptionnel. Des instructions très strictes. On voulait ouvrir un robinet, mais il était bloqué, on a même dû y aller au marteau. Un homme est arrivé, habillé de rouge. On ne voyait pas bien. J'avais le cœur tremblant. Il a failli mourir pour nous sauver, paraît-il. Redman, on va l'appeler.

Tout le monde connaît le ver de terre. On le coupe en deux, il remue encore. À condition d'avoir incisé au bon endroit. Et hop, on y va. On sépare les choses. On fixe. Ce n'est pas parfait. J'ai envie de vous. Je vous aime. Derrière, rien du tout. Redman avait perdu une chaussure. On ne s'en occupait pas. On faisait semblant. Il la perdait tout le temps. Quand il bricolait, il ôtait ses godasses pour avoir un meilleur appui au sol. On était là à bavasser à côté. Il n'y avait pas beaucoup de monde. Un cri soudain : plus de lumière, plus d'électricité. Quelque chose s'était passé. Tout le monde d'accourir. Il y avait les pontes de la production, les gros bras du décor, les jeunes femmes.

Redman était à terre, la salopette déchirée. Pourquoi ? Ça avait disjoncté. La veille, il avait reçu une lettre de son ex, une contrariété. Du coup, il ne faisait pas attention, ou peut-être il en a fait exprès. Il réparait un projecteur les pieds dans l'eau. Et après, comme tout le monde sait. Plus de lumière. Le cri. On se précipite, on se renverse, on se désarticule. Mais lui, comme une fleur, il s'est relevé, il s'est remis à bosser. Sur le côté, on était inquiètes. Il venait d'échapper à la mort. Un chien, il était en laisse, je n'avais jamais vu ça, une laisse en or. Le réalisateur, il vient voir Redman. Ça va ? Oui, oui, grommelle le miraculé. La deuxième, on commence !

Et on a tourné, à la nuance près, la deuxième prise. Il y avait un arbre, un citronnier géant et des figurants clairsemés çà et là, habillés en fruits. Des chiens en laisse. Pas d'herbe, des rochers. On ne connaissait pas bien la législation. Il doit toujours y avoir un pompier à côté. Il n'était pas là physiquement. On pouvait l'appeler vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais on n'y a pas pensé. Il parlait mal le français, alors on attendait la script qui était serbe. Laquelle était coincée dans les embouteillages. On connaît ça, les enchaînements improbables qui mènent à la catastrophe. Le pompier, il aurait vu ça tout de suite. Beaucoup de gens ont commenté après. Ce n'est pas le sujet.

Sur la scène, une fraise organisait les funérailles d'une pêche. On devait l'incinérer. On avait préparé un four. Alors là ça n'a pas été du tout. Ça a commencé à brûler. Imaginez. Tout le monde se regardait. C'est prévu ou non ? Deux studios ont brûlé. Ça peut arriver, même aux meilleurs. Fichus. Après, ils ont voulu régler leurs comptes, je ne rentre pas dans les détails. Endettés jusqu'à la peau du cul, oui. Le Redman il a tout pris sur lui. Rapport au court-circuit très important du matin. Il s'est retrouvé dans une situation inextricable. Il a même failli se suicider.

Essayons de penser. Ton romarin est absolument magnifique. Les cleps dans un cimetière, c'est interdit. Bien sûr, avec tous ces os, un chien, hein, un chien, même en laisse. J'avais fait un rêve la nuit. On m'injectait des choses. Je bouffais. J'étais dans un trip. Je me prostituais. Un prince, avec une carte de crédit illimitée et une tête de berger allemand. On appelle ça l'amour. Ouais, hum. Ça s'illuminait. Mon rêve avait anticipé la catastrophe : le prince, c'était Redman, jour et nuit mélangés. Oui, c'est ça. Devant lui j'étais tremblante. Il se créait une histoire sans équivalent. En une demi-journée. Je m'exprime mal. En transe. Je descends. Madame, vous ne savez pas ce que c'est qu'une ancienne droguée. Et quand je dis ancienne, merci, on connaît. C'est à peu près comme ça que ça commence. Plus grande, plus intelligente, plus forte que les autres. Droguée d'orgueil. Si, si.

Je résume. L'histoire de la nourriture, merci. Des côtes de porc, des salades vertes, avec des grains de sésame et des fruits blets. Quand j'analyse ma personnalité, c'est normal. Moi, et personne d'autre. Je me suis retournée. C'était qui ? C'était moi. Je m'enfoncé. Je traverse la rue. Il y a une bimbo, Redman et une fille qu'il ne peut toucher. Vers laquelle va-t-il ? Maintenant, écoute, c'est le plus important. Ballon de baudruche. Je m'écrase, je me dégonfle. Je fonds pour ce mec. Je renonce à mon indépendance. Je redeviens esclave. C'est un peu caché, ce côté bestial. Il arrive. Je ferme bien la porte. Bel orgasme.

Quelques phrases, quelques mots. Tu comprends ? Pas toujours. Objection. Qu'est-ce qu'il a fait, Redman ? Il a tout cassé. À la maison ? Oui, à la maison. Il m'a mordue. Il m'a fait avaler. Silence total. Bah ouais, carrément. Un mammoth dans son genre. L'amour, on ne pose pas trop de questions. Non, non. Il a recommencé. On s'est entortillés. Où ? Question sans réponse. Par terre, pour me rabaisser. Il voulait entrer. On dialogue d'abord. Faisons comme si rien ne s'était passé. Il n'a pas écouté. Pas d'accord. Je ne vous voyais pas. Il a reculé. Vous, vous étiez dans la pièce à côté, pour mon anniversaire. Redman, il s'énervait, il se raidissait. Vous deviez penser : merde, ça tourne mal. On n'en parle plus.

Vous comprenez maintenant ? On l'a expulsé des Studios comme un malpropre. Les bâtiments six et sept avaient brûlé et s'étaient écroulés l'un sur l'autre. Le sept sur le six. Ils ont dit : le doigt du destin. C'est clair ? Dispersion. On a transformé le mal en bien. On a reconstruit en mieux, avec l'argent des assurances. On l'aurait fait exprès que ça n'aurait pas été aussi profitable. Bonjour, Madame. La vraie fidélité, on n'en a pas le temps. On est resté de vagues copains. Spécial. Il n'est rien devenu ? Euh, c'est compliqué, ça fait mal au crâne.

7

Il dit : Moteur. Technique : on épie, l'œil en coin. Un trésor caché, une histoire de pirates. Tout le quartier est au courant. Il est passé où, ton choucou ? Familière, avec ça. En vérité, hautaine, avec une fausse familiarité. La lumière rase le sol. Une fable sur l'avarice. Toute joie suspendue, ils s'entretuent. Allez, on y va. Ça tourne. Le réalisateur est content, ce n'est pas sans importance. Un mec a piqué sa crise, pas grave. L'essentiel, c'est la petite moue satisfaite du réa, je ne rentre pas dans les détails.

On en bouffe des kilomètres dans la journée. Bonnes balades d'un studio à l'autre. On se fait bousculer par les technicos en trottinette à moteur. Ouais, oups, pardon. On apporte des lys à une actrice. Ça sent bon. J'ai envie de la tuer. Elle couche avec tout le monde. Même avec l'autre, là. J'étais chez lui hier soir. C'était beau, mais il n'y a rien derrière. Au matin, une tartine de miel, et qui je néglige encore ? Thérèse, ma fille, la chair de ma chair. La script s'approche et me dit : Par quoi on commence ? C'est bien. Le plateau est dégueulasse, on va le nettoyer. Oui, c'est judicieux. On s'entend bien, toutes les deux. Je dis : Ecoute, tu as fait quoi dans tes cheveux ? Elle a un voile hyper-serré, sauf qu'une mèche blonde en dépasse. Ce n'est pas le moment d'en parler.

Un mec sur la scène, avec de beaux yeux criminels. Dans son cœur, c'est pire. Saleté. Il me fout la trouille, c'est tout à fait mon genre. Un assassin, un tueur. Bah, j'en boirais bien une bouteille entière. Un beau type roux, méchant, avec des yeux choux. Qui sent bon en plus. Un sommet de la création. Mon ravin, il t'attire. Mes seins débordent. Mais non, il s'en fout : C'est Manchester contre Barça, c'est le match retour. Non, non.

Comment on va appeler ça : un obstacle, une claque, un râteau. Ça ne vaut pas le coup de vivre comme ça. Elle me dit qu'elle m'a envoyé des places à la maison. Qui, elle ? L'actrice. Je lui apporte de l'alcool et de la cocaïne pour se défoncer. La maison fait crédit, c'est le comptable qui s'occupe de ça. Allez, je me lance. Si on y allait ensemble ? Ce n'est pas pour la flatter, mais elle est sympa. Je l'ai dans le baba. Une malade, une déséquilibrée, moi ?

Croyez-moi sur parole. Il fait beau, c'est le printemps. On est content. Pour les transports, avec le vélo électrique, on a progressé. On ne meurt plus avant cent ans. En mars ou en avril, les cerisiers du Japon ont des petites fleurs roses. Pendant quinze jours il faut en profiter. À ce moment-là, une catastrophe : les maisons sont dévastées, les champs contaminés. Ça fait mal. C'est périlleux. On crie. On supplie. La danse s'est transformée en deuil, on n'est pas sorti de l'auberge. On a peut-être trop montré comme on était beau, avec notre âme magnifique et les sacs Vuitton. Je passe deux jours chez ma love-story. Ma fille est malade, je dis au studio. On me croit. C'est n'importe quoi. Vert piéton. On traverse. Fin.

8

Ah, j'ai oublié de me présenter. Laurence, mais on m'appelle Laura, quarante-deux ans, française, arriviste. Couverture : femme à tout faire des Studios Godard. On s'en fiche. Une fille, Thérèse, trois ans. Son père, c'est qui déjà ? Un explorateur sourd que j'ai croisé dans mon histoire. La suite : réussir dans la vie. C'est une idée méchante, mais on n'a pas besoin d'édulcorant. En tout cas, moi non. Sans cœur ? Non, démoniaque, ça me suffit pour cette mission. Exemple : je vais en face chez le producteur. Des starlettes, il en baise comme il veut. Il voit loin.

Avec votre permission, on attend le reste de l'équipe. On lève les paupières : des cadavres. Le réalisateur va nous faire pleurer. Il en a le droit. Il l'annonce, il le fera, malheureusement. Le public va chialer, mais il ne reviendra pas. Je m'isole avec Monsieur Wang. Il met ses mains pas propres partout. Il est incapable de faire... Bah oui, il en est capable. Cri. Rien à dire. C'est bon, l'amour, la chair, l'esprit. La tête vide. La mort, le péché, les soucis, le travail, ça se mélange. Je n'ai rien contre, mais ça dépend pourquoi.

Maintenant, c'est un homme malade. Il pousse, il force, il adore mon parfum. Il avale mes pieds, mes cheveux. Mon cul, il n'en a pas le temps. Il convoque sa secrétaire, Marie. Un plan à trois. Le maître est là, il t'appelle. Elle s'amène. C'est elle qui sait ce qu'il faut. Le patron se met à pleurer. Il est tombé dans le piège. Elle le prend par derrière, moi par devant. Comment va-t-il tenir le coup ? Il sent

mauvais. C'est un sadique. Il me gifle en même temps. La fille enlève sa culotte. Capucine, elle a la même. Voilà. Il veut qu'on l'attache. Aucun problème. Les pieds et les mains. Tu viens là. Le slip dans la bouche. Non, mais, en fait... Tendresse. Ne t'inquiète pas.

Il faut essayer de comprendre. Ils sont morts. Qui ? Les porteurs d'eau, les échansons, les acrobates, toute la piétaille des figurants. C'est un film médiéval. Le cinéma sans sujet et sans objet, c'est dangereux. On l'évite, mais parfois on est obligé d'y passer. Un sourire comme ça. Tu as du feu ? Non, je ne fume plus. Ce n'est pas la question. Un moment de faiblesse. Des croche-pieds et tout ça. On connaît la suite. On va tous mourir. Marie crie. Dehors, on entend tout. Ça assoit notre position. Qu'on nous mette dans la catégorie des putes, des morues, ça nous fait de la publicité. On se comprend. On nous demande : le sycomore, c'est *Sycomorus ficus* ou *Acer pseudoplatanus* ? On ne sait même pas reconnaître les marronniers en automne. Ne croyez pas qu'on se laisse impressionner. Les retors, les tordus, les baroques, on connaît.

Elle dit oui, je sais. On ne discute même pas. Elle veut baiser, elle veut même plus : tous les avantages afférents. Mais je ne suis pas comme les autres. Je suis vraiment spéciale. Épargnez les innocentes. Bon, il éjacule ou pas ! Elle a accepté devant moi. Hâte de passer à table. De me parfumer. De m'alcooliser. De rentrer à la maison. Une personne prend ma défense. Un petit autiste qui nous regarde baiser. Il est accroupi. Il n'y comprend rien. Moi, je suis moi. Lui, il est lui. Il fait un dessin, il écrit des trucs. En réalité, il est mort. Depuis quand ? Depuis le don de la vie. Tout à l'heure, avec mes vêtements, ou sans, je resterai seule avec lui. Je le prendrai dans mes bras. Et après, plus rien.

Je sors dans le jardin. Enfin, trois saules dans une allée silencieuse bordée de béton. Tout le monde attend. Ils font un apéro improvisé. Quelque chose de magnifique pour fêter l'arrivée du grand acteur. Chacun regarde la femme de son voisin. On ne dit rien. C'est quoi, ça ? Monsieur Wang arrive, enthousiaste. Alors, tout de suite après, les cadres ne se retiennent plus, ils élèvent la voix. En dessous, on est content aussi, mais on contient ses émotions un instant. Ça s'exprime par les yeux et les plis de bouche. Puis on commence à parler de tout et de rien surtout. Tu peux ne pas couper les martinis à l'eau ? Aucune profondeur. C'est quoi, cette histoire ? Le tournant. L'apéritif fatidique. Une scène en décor naturel. Un mât immense, des nappes blanches, des larbins en queue-de-pie, un petit orchestre, et moi flanquée de mon autiste au regard vide. C'est la délivrance.

On est dégoûté de cet apéro minable. Ils ont mis un peu de tout, même du serpent séché, mais en petite quantité. Les goinfres se précipitent. Je fais ma sortie de scène. Oui, d'accord, c'est lâche. Le gosse, c'est le fils de l'acteur. Je le laisse à son sort. C'est suicidaire, je sais. Tu l'as vu ? Il chiale. À un moment, c'est chacun pour soi. L'argent sale, gardez-le. Laura, elle est bonne, mais là elle craque. Vous me croyez maintenant ? Tout le monde m'analyse. Elle est bourrée. Je te fais un gros bisou. Et après je dis des choses vraiment très graves. Tout ce qu'il faut. Pourtant je suis bien éduquée.

De quoi ça parle ? Des metteurs en scène, des illuminés du premier rang. On lève la tête : des stars. Un petit orchestre en costard. Le producteur est en rogne contre

moi. Il demande qu'on augmente le volume. Cor, flûte, guitare, trombone, batterie, gratte. Les choristes : comme elles ne sont que deux, ça devrait aller. L'acteur, stupéfait. La folle qui hurle, c'est moi. Le gosse de l'acteur crie aussi. Les prostituées se font toutes petites. Ça tape. Une vraie fournaise.

La seule chose qui compte pour moi, c'est la révolte, le désespoir. Ça ne marche plus. Je ne sais pas, j'ai dû baiser une fois de trop. Ou c'est l'alcool. Fureur de Monsieur Wang. Exorbité. Moi, ce personnage, il y a une demi-heure, je le tenais ligoté au-dessous de moi et je frottai ma chatte sur son nez. Je ne voyais pas le problème. Ce n'était pas si compliqué.

Les deux filles qui chantent, maintenant elles sont quatre. Il faut vérifier. Tu n'as pas envie de sortir ? C'est Simone qui sonde les abîmes. Je suis tombée. En vérité, je me relève, très nature. Qu'est-ce que je vais devenir ? Personne ne veut me répondre. Je me rends compte. Je voudrais mourir.

C'est très intéressant. Je suis saoule. On va me condamner et me flinguer. Je me demande alors : tant d'efforts pour rien ? Je veux dire : je vais être exclue de la grande famille du cinéma. Une structure bien organisée où chacun est à sa place. C'est n'importe quoi. Ils s'en fichent pas mal. Ils s'en désintéressent. C'est beau. Garçon, un bœuf bourguignon.

Maintenant, on va continuer, sans rien censurer. Sans commentaire. C'est de ma faute. Je leur complique la vie. Deux et deux, ça fait quatre. Je ne savais pas. Je veux avoir une vie normale, tu comprends ? Pschitt, les Studios, bye, Mister Wang. Et merde. Fais attention : je ne suis pas saoule. Ah, non, j'étais là avant toi. Viens, je te montre la maison. À ce moment-là, des gardes de la Sécurité me collent, me bousculent, me cassent. Je me demande si j'arriverai un jour à retrouver les morceaux. Je n'ai pas crié. C'est une technique d'art martial. Un coup bien placé, la respiration coupée, tout va bien. C'est simple, facile. Je suis partie. J'ai laissé mon vélo.

Sauf qu'après il reste toujours une faille, une cicatrice. Ce n'est pas tellement important. On entoure ça avec un pansement. Un, deux, et ça repart. Maintenant, je laisse tomber la débauche, les compromis pourris, le spectacle. Je glisse de la branche. La pétasse, c'est fini. Qu'est-ce que tu fais ? Je me lave. C'est combien par mois ? Zéro. Pas de problème. De quoi vas-tu vivre ? Il y a une discussion. J'ai une expérience à recycler. Après, chacun sa manière. Je n'ai pas peur. Je ne vais pas me réveiller un matin et pleurer, merci. Hein ? Condamnée à mort ? Je suis quelqu'un de bien.

Le lendemain, crevée, déchirée. Embrumée, nuageuse. Bonsoir. Ou plutôt bonjour. Je me réveille, je ne suis pas encore bien structurée. Je prends un croissant congelé. Ma boîte à messages. Simone : elle a peur que je me suicide. Marie : elle me gronde. Le bras droit de Monsieur Wang : des menaces. Qu'est-ce qui se cache derrière ? Je ne sais pas, c'est bizarre. Je suis jugée. Charles Aznavour, l'homonyme : Mon patron, il m'aurait dit de passer à la caisse. Oui,

mais je vais t'expliquer. Ici, ça se passe en feutré, dans la joie, dans l'amour. Je vais là, moi. Un cadeau énorme. Une île déserte où l'on n'a pas son mot à dire.

On va prendre un exemple. Ton médecin t'annonce que tu vas mourir. Tu es au bout du rouleau. Le toubib n'a pas crié, il n'a pas haussé la voix. Frottements de tissus. On redresse une mèche. On n'a pas envie de partir maintenant. On s'écrase. On attend les instructions. Ça vaut peut-être le coup de rester là. Il va peut-être changer d'avis. Tu t'arrêtes. Tu me donnes la main. Je t'accompagne à la sortie. Tu ouvres les yeux. Lumière. Tu perds pied. Tu veux voir le monde une dernière fois, chaque jour. Il faut que je te promène en voiture dans la campagne. De toute façon. Malgré ton épuisement. Tu peux renverser la situation.

Se suicider ? Je me demande. Il y a des méthodes. J'en suis là, aux idées noires, quand le téléphone sonne. Je me rassemble. J'émerge. Allô. C'est la mère Godard, l'ex-proprétaire des Studios, mais encore actionnaire, hein. Gilberte Godard était une amie de maman. Elle m'a connue toute petite. Elle m'a même appris à parler. Elle est au bout du fil. Elle ne s'étale pas : Ma petite, j'aimerais te voir tout à l'heure. Madame, ce n'est vraiment pas possible, je ne suis pas en état. Un autre rendez-vous, mardi ? Oui, mardi, c'est parfait. Mardi 9 heures rue de la Pompe. Le monde progresse. La suite, c'est le livre de l'espoir. On l'ouvre, les lettres disparaissent. Personne n'en profite. C'est aussi vaste que l'océan. J'existe. Je ne peux pas absolument lui faire confiance. Mais j'ai une envie folle de croire, de faire des plans.

Des pâquerettes sur la toile cirée. A la fin, on rejoint le début. Tant d'efforts pour si peu. Puis vient l'espérance. Un mirage, une richesse extraordinaire. C'est génial. Une vapeur s'élève le matin du sol, on essaie de l'attraper. C'est un jeu de petite fille. Madame Godard, j'ai quelque chose à vous demander. On m'a dit que vous seriez d'accord en théorie. Mardi, rue de la Pompe. Avec joie. Merci beaucoup. C'est très perturbant. On est adulte. On relativise. On chuchote. Je reconnais que je ne maîtrise pas à cent pour cent. J'ai la tête dans les nuages. C'est inquiétant. Tu veux du gâteau ? A un moment, c'était austère, noir, éteint. Il faisait nuit. Le comptable, il ne m'a pas téléphoné. Ce n'est pas gentil.

Oui, Thérèse, ma fille. Profite de ta maman. Chante, plaisante. Approche, mon réconfort. Je t'écoute, mon souci. Tu te tais ? Tu vois mon visage. Ils m'ont arraché la robe, ils m'ont frappée, ils m'ont craché dessus. Réponds : crois-tu que je sois une jument mal dressée ? Indifférente enfant. Tout le monde aime être maltraité. Un jour on se dit : il faudrait aussi acheter un fouet ou une paire de menottes. C'est pour toi, ma chérie, que j'endure ça. Il y a une chose que je ne comprends pas bien. Une énigme. Avance, mon poison.

Il fait chaud, on n'a pas idée. L'amour inconditionnel, ce n'est pas fatigant, ça va. Rends-moi service. Ça grouille de cafards dans la cuisine et dans mon cœur. C'est tout cassé à l'intérieur. J'ai besoin de trouver la personne qu'il me faut, d'être accompagnée, d'être heureuse. En attendant, un bain de boue. Tu me feras un petit café ? Bah non, évidemment. J'ai avorté une fois. Une histoire pas racontable. Suis-je un monstre ? Je n'en sais rien, mais je n'en serais pas étonnée.

Ça fait un moment que je te connais, ma fille. J'ai du mal à te comprendre. Tu as trois ans, tu es libre, couverte de cadeaux. Toi, tu as un diadème rose qui te ceint le front, et une robe de mariée. Moi, je n'ai pas le choix. Je suis révoltée, désespérée, en danger. Maman, tu pleures ? Mets tes petits bras autour de mon cou, mon amour. Un jour, le ciel s'ouvrira. Dans un souffle d'air frais, la divinité va descendre. Je lui dirai : Tu m'as bien plantée. Elle répondra, sans forcer la voix : Je ne suis pas mécanicien. Si je me mêle de réparer, je risque de tout casser. Je ne suis pas venu ici pour rouvrir le livre. Alors, pourquoi es-tu là ? Je suis désolé.

10

On reprend au début. Je regarde ma fille et je ne vois rien. Solitude et chaos. Je la contemple à nouveau. Une petite fois encore. Une, deux, trois, quatre fois. Je l'aime. Comme si Thérèse se formait lentement à ma conscience amoureuse, de plus en plus fort. Mais pourquoi pas au premier abord ? Ce n'est pas moi, c'est elle qui me dévisage. C'est elle. J'écris. Un coup de vent. J'ai une grande fenêtre avec dix carreaux, dont un cassé. Chérie, tu ne veux pas récupérer la feuille qui s'est envolée ? Elle est là, mais elle n'est pas là. Elle se cache où ? Dans la lumière. Elle détourne les yeux. Elle plane. OK, je me lève.

Tu as chanté hier ? Non. Un non très profond. Parfait, rien à dire. Mystérieuse, cette gamine. Très belle, forte, puissante, irradiante. Elle fixe la télé. Des programmes pour les enfants. On les habitue au rêve. Admirable. Etrange. Elle s'éteint, le doudou d'une main, un chocolat dans l'autre. Je peux bosser. C'est un carnet où je m'invente une vie. Déconnection. Derrière, il n'y a rien. Mort intérieure. Je laisse s'épancher la voix du dieu caché. Fantaisie, cinéma. Déjà, ça m'a... Oh, ouh ! Qu'est-ce tu plies, ma chérie ? Rien du tout ? Alors, casse-couilles.

Je me demandais. Est-ce que ça vaudrait la peine de monter un show, preuves à l'appui ? Monsieur Wang, le soir, il n'est pas chez lui. Il est au septième ciel, en Belgique, dans un bordel connu. Si j'appelais sa femme ! Pensée mauvaise : creuser la division entre eux. Je suis moyen convaincue. Sincèrement, ça ne marchera pas. Debout, d'une voix forte : Non, il faut le faire. Des merveilles sexuelles, on est content pour lui. Mais elle, ah la la. Est-ce qu'elle souffre ?

Mon cœur, ma langue, ma chair, Thérèse, pourquoi fais-tu cela ? Je me destine à un homme. Qui ? On ne t'a rien dit ? Une coupe de champagne le matin à onze heures vingt-deux, c'est à discuter. Les yeux dans le vide, j'attends le prince charmant. Je m'énerve toute seule. Il est mort, il est là. Je m'abandonne à un fantôme. L'image de Monsieur Wang, c'est une obsession. Il a sa femme, il a son fils, il a beaucoup de monde. Je quitte le tombeau du prince en tremblant. Et splash, dégoûtant, un cadavre dans mon assiette. Un steak haché, épais, à l'américaine. Ce n'est pas interdit. On va déménager. Je trouverai un homme, un vrai seigneur.

Quand on ne peut pas discuter, c'est dur. Et si je faisais chanter Monsieur Wang : je n'avais pas envie de baiser, j'ai tout fait pour l'éviter. On n'appelle pas ça un

cadeau d'amour, mais du harcèlement, du viol. Je vais tomber sur lui. Un scandale. Tout en clair. Les journalistes se délectent de ces choses dégoûtantes. Harmonie.

J'ai soif. En cause : la viande hachée, trop salée. Une histoire très connue. Voilà l'été qui vient. Ils sont fâchés contre moi. Ils ne veulent plus m'écouter. Ça me remue. Que faire ? Il paraît que j'ai déshonoré les Studios. Comment effacer ça ? À quarante-deux ans, ça ne se fait pas. Thérèse, ma princesse, mon esclave circassienne, mon ange est en larmes. Pourquoi pleures-tu ? Elle a perdu son doudou. Retourne-toi, mon cœur, il est derrière toi. Elle cherche du regard. Elle n'aurait pas un problème de myopie ? Tu as les yeux qui piquent, ma chérie ? Allez, on y va.

Au bar du coin, *le Luminaire*. Un nom pas du tout justifié. Le contraire même. Un endroit hyper sombre comme je ne sais quoi. L'après-midi, c'est appréciable. Une belle porte et une devanture chic. Moi, je vais prendre une blanche. Un infirme fait la permanence au zinc, devant un demi presque terminé. Il souffre. Il boit. Il boîte. Thérèse ! Elle prend la béquille, elle bondit, elle court partout, elle chante à tue-tête. Rien à faire. Ce n'est pas la peine de se fatiguer. Moi, je rentre à la maison, j'ai du rangement en souffrance. Tu viens, ma chérie ? Quand elle se met dans cet état, elle n'entend plus rien. Ça suffit ! Je n'en peux plus !

Le soir tombe. Personne qui m'aide à descendre la poubelle. Il faut fermer les yeux, ou les ouvrir, ça dépend des cas. Je vais avoir besoin d'argent. J'ai tout gâché avec mes conneries. Je m'en veux. Maintenant ils n'ont plus besoin de moi. Je dors dans une chambre vide. Un ange est près de moi. Il me parle. J'écoute ses conseils. Et pouf, il disparaît. À ce moment-là, je mesure la gravité de ce que j'ai perdu. Je deviens mélancolique. Je le raconte à tout le monde. J'ai un problème grave. Ça se voit.

Petite remarque. J'ai pris du poids. Les copains dédramatisent. Ce sont des réserves. Tu n'es pas à la rue. Machin, lui, il n'a plus d'appartement, il en cherche un. Il faut qu'il justifie qu'il gagne trois fois le loyer. Alors, au lieu de te nettoyer le nombril... Ça fait peur. On se sent toute petite. Avant, Machin était un magicien des projecteurs. Maintenant, il baisse la tête. Ce n'est pas la dépression. Il a mangé du poisson frelaté, et depuis il a mal aux yeux. Il se recroqueville. Il est dépendant. La preuve est là : on lui fait de la pub. On le flatte, on l'encourage. Au point où il en est, malheureusement. Conséquence : il se permet des trucs. Tu crois que je vais le loger, que je vais arrêter de me plaindre ? Mon cul. L'infirme du bar *le Luminaire*, lui je le respecte : accident de moto. Un ex-enseignant. Quand il s'ennuie, il joue sur son portable. Il a failli mourir. Maintenant, il connaît le prix de la vie : bière et jeux vidéo. Il jouit de chaque minute. Il se contente de peu. Tranquille.

Encore une journée avec ma fille : sinistre. Ça me détruit l'âme, et les pieds, ça me les casse. Elle, elle n'a rien à faire. Sans arrêt en train de chercher comment je vais m'occuper d'elle, parce qu'il n'y a que ça qui l'intéresse. Fatigante. Une épine dans mon escafignon. Une merveille. Lumineuse. Il faudrait la tuer. Et plus que ça, la faire disparaître. Waouh ! Je donnerais une fortune pour retrouver un job. C'est insupportable. Une douleur physique. Allez, tchin tchin. Encore une

fête au champagne. Je bois seule, je sais. Ça ne vaut rien, mais ça fait passer le temps. Ça m'énerve, je vais mal dormir. J'attends mardi, le rendez-vous avec Madame Godard. Et comme je ne sais pas trop ce qu'elle envisage après. Nuit blanche.

11

Un message, deux messages mails : tout est inclus là-dedans. On ne se met pas en colère. On lit. On se tourmente. Je veux comprendre, je comprends. Éblouissant, aveuglant. C'est fini. Je voulais renouer le lien avec Madame Godard. Elle m'avait donné rendez-vous mardi. Finalement, elle a changé d'avis. Je suis conne, j'aurais dû accepter de la voir tout de suite, quand elle me l'a proposé. Madame Gilberte Godard « hésite ». Ça ne se fait pas. Malchance. Je me laisse enterrer sous des couches épaisses d'obscurité, d'ignorance, d'indifférence. Je lui ai dit que ça ne se faisait pas. Doucement, poliment. Madame, ce n'est pas gentil ce que vous me faites. Vous me donnez un rendez-vous, et finalement vous ne voulez plus me voir. Vous me tuez des milliers et des milliers de fois. C'est une catastrophe. Il y avait un potentiel énorme dans cet entretien.

On était très proches, et c'est aussi pour ça que je meurs. Mais tout tenait par maman. On mangeait ensemble, avec Madame Godard, on en faisait, des choses. À l'époque, je ne me rendais pas compte de la chance que j'avais. On partageait tout. Moi mon enfance, elle sa grande villa luxueuse et vivante. On était joyeuses. Je vais écrire un livre où je vais tout raconter. Ce que ça veut dire, je ne le sais pas encore, mais c'est beau. Thérèse, tu en as pour combien de temps ? Nous nous regardons. J'oublie qu'elle n'a pas la notion du temps. Pas encore. Mon amour en or. Après ma mort dans la grande famille du cinéma, je suis verrouillée chez moi. Je souffle sur le nez de ma fille. Ça la fait rire. Encore une fleur !

Personne n'est là, ni vous ni moi. Le livre est fermé. J'ai acheté à Thérèse des petites bouteilles de jus. Je lui en sers, coupé avec de l'eau. Moi, je me fais chauffer du café. Qu'ils aillent en enfer ! On a perdu assez de temps. C'est comme ça, la vie. Ce n'est pas drôle. C'était marqué, on ne revient pas là-dessus. C'était quel jour ? Je ne m'en souviens plus. Un lundi ? Je subodorais une conspiration, mais c'est mon propre cœur qui complotait contre moi. Stupide, idiote, trouillarde en plus. Non, courageuse. J'ai fait sauter mes chaînes, je me suis libérée. Mais j'ai encore peur de leur colère, de leur vengeance. Je vis de tremblement et d'épouvante. Ma vie réduite aux mamans de la crèche : Alors, les filles, elles sont sympas... Oh, tu plaisantes... Je voudrais retourner au sein maternel, au babillage, à l'heureuse myopie.

Ne t'approche pas. Elle est barbouillée de jus d'abricot. Des additions, des soustractions et des pourcentages. Ma pauvre chouchoute, la bigleuse. Les enfants, la vie, l'argent, c'est une question de chance, pas de calcul. Je souffre ce qu'il faut. Des problèmes de fric à l'horizon. Mon âme a une jambe cassée. Elle me transmet son angoisse. Je sue la dépression. Même le voisin s'en rend compte. Il commence à me regarder d'un œil noir. C'est qui, cette bonne femme qui ne quitte pas son appartement ? Elle a perdu son boulot. Bah oui. Laisse-moi.

Tu vas où ? Arroser les pitites fleurs. Explique-moi ? Elle douche les ordures dans la poubelle. Je ne sais pas si c'est bien. Mais non, mais oui. Ne pleure pas. Pourquoi est-ce tellement vital pour toi ? Pourquoi ? Entêtée. On ira au parc tout à l'heure, on se mettra dans l'herbe. Non, pas maintenant. J'ai rendez-vous avec le voisin du dessus. On va troncher, toi tu feras la sieste. Ah non, ne te mets pas en colère ! Parfois, j'ai l'impression qu'elle comprend. Je devrais faire gaffe. Tiens, prends une figue, ça te collera la bouche, mon poisson. Et voilà. Ça ne va pas tenir. Il y a une fissure. Quelque chose de brisé. Ah, ah! Courage, ma cajolette. On vit. On fêtera ça. Bon, c'est très flou.

Bonne nouvelle : j'ai fait une expérience mystique. Extase onirique, méditative. Il y avait une bonne ambiance, bougies, encens. Thérèse dormait, avec ses longs cheveux emmêlés. Et moi, pure intelligence, je me suis laissé une chance. Le temps avait passé. Ce n'était plus le même quartier. Le ciel aussi avait changé. Muette, emmitouflée sous un châle de soie, à cheval sur un dragon, dans le désert. Comment découvrir le sens vrai ? Le bon chemin, la vie, la lumière, l'éveil, l'un dans l'autre, et réciproquement ? Je ne crois rien sur parole. J'ai besoin de sentir les choses. D'intérioriser. Voilà, c'est fait.

Télé. Il y a un guépard qui s'échappe d'une réserve. Les gens se plaignent. La police s'y met. On cherche des explications. Mais on est bloqué, on est dans le mystère. On attend quelqu'un. Un petit, un sans-grade, avec des étoiles dans les yeux. C'est un flic stagiaire. Il va être titularisé. Il regarde la montagne. Il monte au sommet. Il contemple la mer, la plaine. Il distingue une forme mouvante là-bas. Il attrape le guépard et le met en cage. Mais la nuit, ça recommence : quelqu'un ouvre la grille, fait sortir le fauve et verrouille soigneusement derrière. L'homme est déshonoré. Il casse ses lunettes en marchant dessus. Il est vraiment malheureux. Une femme se fait engueuler par son mari. Le stagiaire lui dit des choses belles, alors elle décide d'être ses yeux. Tous les deux, ils vont partir à la chasse du guépard. Conclusion : ça s'arrête là.

Saleté, j'ai perdu un pendentif. Il a glissé je ne sais où. Je suis encore ivre. Je m'éloigne de moi-même. Je vois trouble. Je suis prise par la musique. Du vin, du rythme. On parle avec le voisin. On a une conception de la vie et du théâtre. On cause. À partir du moment où il est là, on va faire l'amour. Il est venu, il faut lui donner quelque chose. Tu peux considérer que tu es à Paris. Besoin de caresses, d'alcool. Désir de voir le monde autrement. On est quel jour ? Le quatorze ? Le quinze. Du feu. J'ai repris la cigarette. Tu ne voudrais pas repeindre ma cuisine ? Remettre le carreau à la fenêtre du séjour ? Tu pourras m'envoyer ton devis cette semaine. Un gros potentiel.

Il est malin. Il se faufile, il grappille à droite à gauche. Il cherche la petite bête. Dans la chambre à côté, Thérèse chantonne. Elle a peut-être faim. Je vais aller la voir. Reste couchée, ma chérie, je m'en occupe. Ce garçon, qu'il est chou. Cinq minutes. Thérèse se met à crier. Mais qu'est-ce qu'il lui fait, à ma fille ? Il la bat. Je m'en fous. Mon corps dit quelque chose. Le voisin revient et me baise avec force une minute. Non, deux. C'est bon. Deux minutes. Vroom !

Ça crée des liens. Ce n'est pas formellement interdit, entre voisins. Ça se comprend. Exaspération du désir : il faut le faire. Ses lèvres. Je m'endors. Je perds

la mémoire. Il est au-dessus de moi. Il me parle. Sa main. Je l'ai croisé dans la rue l'autre soir. Non, dans le métro. Thérèse est en colère, elle est traumatisée. Elle ne dira plus jamais rien. Elle aussi.

12

Bouleversement. La table, pas débarrassée. La nourriture, pourriture. Je prends le téléphone : Tu es dans le train ? Tout va bien ? Elle est partie, Thérèse, son père est venu la chercher tout à l'heure pour les vacances d'été. Je peux l'avouer : ouf. Midi arrive. La fille est séparée de sa mère. On ne se rend pas compte du plaisir. Bon, je me casse. J'ai rêvé d'un rectangle. J'ai mal à la tête. Ça me cloue le crâne. Il n'y a pas de hasard. J'ai dû faire des conneries. Maintenant je paie le prix fort.

Ah, une éternité de délices, j'aimerais bien. Pour commencer, une tournée des terrasses. Un verre de vin blanc. Vie sans but, sans racines. Je marche dans la ville. Je parle à des gens, on discute. Il s'est passé quelque chose dans le monde. Je suis la seule à l'ignorer. On me raconte. Ouais. Une histoire de meurtre. Oui, merci, avec le bébé. Non, je n'ai pas compris. Un mec veut m'inviter chez lui. Je connais l'histoire. Mon cœur bat. C'est comme ça. Dépressive, seule. Errante et incohérente. Pourquoi tu ne pars pas une petite semaine alors ?

Je suis prisonnière de mon rythme de vie tordu, de mes amants minables. Et vendredi, tu es à Paris ? Quel est le problème ? Au milieu, mon nombril. Ah, tu fais l'aller-retour. Bon, je reste là. Je n'ai pas dormi de la nuit. J'étais sur mes gardes. Je me suis recroquevillée. Ça m'a bousillé la colonne. C'est la fin. Rien à faire. En danger grave. Je risque même de mourir, à force de bouffer des trucs congelés. Trop sucrés, salés, gras. Tout peut arriver, y compris la rupture brutale du corps.

Les flics sont à leur place. Ils surveillent. Pourquoi suis-je là ? Je me tranquillise. Ça va se décanter. Mais pour l'instant c'est dangereux. Je danse sur un cheveu. Un mec me parle, je n'arrive pas à lui répondre. Il ne me laisse aucune place. M'hypnotise. Me paie à boire. Roule des yeux. Ils ont tous le regard fixé sur la saoule, gibier de pieu. De l'alcool. Ça m'embarque. Je commence à trembler. Je m'accroche. Il me serre la cuisse. Sa main laisse une empreinte rouge.

Je tombe. Ce ne sont pas des marches, non, c'est la pente raide. Je suis perdue. Le mec a une chemise jaune avec des feuilles de citronnier imprimées. Il a fini par m'emmener chez lui, ou chez son frère, je n'ai pas bien compris. Je suis dans l'incapacité totale de faire ce que je veux. Affaiblie. Dégradée. Excitée aussi. Affamée. Un doigt. Un autre. Multiplication. Ses dents moches. Il pousse des cris d'âne. Braie. Se précipite. Me fait baiser ses pieds, ses genoux. Si ça lui fait plaisir. Marche arrière. Il s'endort, comme mort. Sans me demander si j'approuve.

Je compte jusqu'à trente-trois. J'ai vu un papier tomber. Un billet de cent. Je le pique. Même pas peur. Je me rhabille. Le mec ouvre les yeux : Tu sais, je ne suis pas bigleux. OK, rends-toi. C'est un étranger. Il a cinquante ans. Il a gagné pas mal d'argent, et même plus que ça. Il s'en paie une bonne tranche. Ça le repose. Bon, je m'en vais. On ne se reverra jamais en principe. De nos jours, c'est la loi.

Il m'empêche de sortir. Il se penche sur moi, dur, agressif, sévère. Je pourrais faire face, mais trop gentille, j'argumente. Je ne l'engueule pas. Je prends mon temps. Douceur, compréhension, logique, patience. Je lui explique. On a baisé, on s'est fait plaisir. Je ne t'ai rien demandé. Ce n'est pas cher. Tout le monde est d'accord. Non, pas tout le monde : c'est la guerre. Quelqu'un doit mourir. Ça me dépasse. S'il vous plaît. Je n'ai personne pour m'aider. Là-haut, un plafonnier en verre dépoli. La colère s'estompe. Au mur, un miroir en forme d'étoile. On dirait un rêve. La dispute enfle, désenfle.

C'est un macho, un violent. Un pauvre mec en chaussures de luxe. De quel côté me tourner maintenant ? Dire oui, dire non ? Pleurer ? Séquestrée. Je crie. Il me pousse, me secoue, me tape, m'étrangle. C'est marrant. Il me met à genoux. C'est encore un truc érotique. Trop tard. Je le prends dans la bouche à contrecœur. Ma langue manœuvre. Un millimètre. Et splash. La puissance retombe en poussière. J'avale sans soif. N'en perds pas une goutte. Perturbée. Je ne sais plus rien. Cinquantième niveau en dessous. La grande nuit de l'être. C'est la première fois. J'oublie. Je fais ses quatre volontés.

Pourquoi ? Réponse : On est lundi deux août. J'ai besoin de repères, non ? C'est le bordel. Mystère énorme. Ignorance totale par rapport à des détails d'importance. Le temps, le lieu. Les volets sont fermés. C'est le jour ou la nuit ? Où aller ? This way. Où j'arrive ? Dans un couloir sombre, à quatre pattes. Ça va, Lise ? Ah, ah, tu es la crème de la crème, toi. C'est mon hôte. Le gros lourd. Je descends vers le sud : une pièce vide. Ah, non, il est encore là, en train de lire, en chemise jaune. Je ne comprends rien, je n'ai rien compris.

Venez près de moi, il me dit, très séducteur. Il me vouvoie maintenant. Moi, brebis docile, je m'approche. Muette, douce. Il me fout une baffe. M'humilie. Me jette un coup de canne. Dans un cadre, la photo d'une petite fille. Il est séparé de son enfant. C'est pour ça qu'il est malheureux. On prend un bain ensemble. Ça va mieux. Il me drogue, ça explique tout. Chut. Ma bouche. Il écarte mes jambes. C'est fichu. L'amour, multiplié par la mort. M'en sortir en relatif bon état. Nausée, mal de tête, manque de maîtrise. On n'arrive pas à se parler.

Deuxième partie

À quarante-deux ans, je ne veux plus continuer à vivre la vie que j'ai vécue.
Marguerite Duras

1

La femme est tombée dans les pommes. Elle faisait des concours d'aigus. Comme une évidence, la voix : elle allait casser mon service en cristal. Seulement, là-haut, dans son crâne, un vaisseau a éclaté, je ne sais pas comment dire. Une ligne verte l'a entourée. Une vague noire a déferlé sur elle. Un grand nuage profond, opaque.

Un bas autour de son cou. Une éponge dans la bouche. Elle a ouvert de grands yeux. Étourdie, asphyxiée. Dans un certain coma. Je ne préviens pas. Sinon, qu'est-ce qui m'attendait, là ? Pas crier. Parfaitement.

Je ne lui fais pas de mal, je ne suis pas agressif. J'essaie juste de lui faire comprendre. Je vais la remplir d'amour. Comment ? Je n'ai rien à répondre. Ça me remue. Il y a des gens comme ça, bien dans leur peau, ça ne les toucherait pas. Mais moi, vous savez, elle a voulu me barboter cent euros. Ça m'a fâché. Je ne manque de rien. Je suis capable de les donner, les cent euros. Je peux même les jeter dans le canal, qu'est-ce que ça change ? Avant, je perdais de grosses sommes à la belote. On y jouait le mardi.

Absence de joie. Surtout pas. De la gravité. On est bien accueilli, on s'incruste, et après on veut se barrer en douce avec de l'argent volé. Je ne rentre pas dans les détails. On reste technique. Une allumée. Une picorée du ciboulot. Ses ongles, c'est ça qui fait peur. Rongés jusqu'à la chair. C'était bien ? Ben non, ma chérie, tu as eu beau me gratter le dos, je n'ai rien senti. C'est dommage. Je voulais t'amener chez *Castel*. Le jeudi, c'est leur gros soir, il y a de l'ambiance. Je t'aurais fait connaître du monde. Des connaisseurs. Je veux que ça soit bien partout où je vais. Les femmes qui courent de l'un à l'autre, ça ne me dérange pas. Mais celles qui veulent me mettre des objets où tu sais, ça me chagrine.

J'ai autre chose à te dire, concernant mon chien. Ça me dégoûte, mais je suis capable d'abandonner mes scrupules. D'oser. De décider. Il chante bien. C'est un berger allemand. Il a sept sortes de voix : l'aboiement, le hululement, l'hurllement, le couinement, le ronronnement, le jeu de salive, et le dernier, le sexuel. Pareil au brame du cerf. La quatrième dimension. Quel est ce miracle ? Tu es craintive, tout à coup. C'est le début. Je connais.

Un moment extraordinaire : mon chien, il fait une espèce de slap avec sa langue. Il a un cadeau pour ton saphir. Tes lèvres comme des vagues, tes seins comme des astres. Ce n'est pas rien. C'est bon. C'est étonnant. On s'est croisés. J'attendais ce jour avec impatience. Je comptais les heures. Ici, c'est sec, là mouillé. Préparée correctement. Qu'est-ce que je fais ? Rien. Je fouille. J'approfondis ma tristesse. Un goût particulier. Une place vide.

Je pose la question : vas-tu vivre longtemps ? Il y a dix ans, tu n'aurais eu aucune chance. Je ne laissais pas de place à l'autre. Violent, du jamais vu. Mais, bonne nouvelle, ça fonctionne mieux. Grâce à ma thérapie, je sais que tu es une personne. Tes portes, tes sources. Ma mère. Miséricorde ! Te voir, ça entretient les standards. Spéciale dédicace à ton cul. Parfait. Tu trembles. Tu as froid ? C'est une sorte d'hiver estival, oui. Je te le dis ouvertement. J'ai des défauts, je ne t'explique pas. Écoute, j'aurais préféré qu'on parte en amoureux. Une petite virée à Bruxelles.

Je voudrais te crever les yeux pour dissiper mes fantômes. Tu serais exilée définitivement dans ma colère. Maudite. Je connais une fille. Elle a eu un gosse qui est mort à la naissance. Il faisait chaud. C'était une année caniculaire, un quinze août. Moment très compliqué à l'hôpital. Un seul toubib de garde. Un Scorpion en plus. Il a abandonné le bébé à son sort. Mort, terminé. La femme s'est

levée et est allée en boîte. Ils programmaient du jazz, mais le mercredi, ils faisaient boîte échangeiste pour que ce soit rentable. Elle n'a pas eu le courage de rester sur place.

Pourquoi je te raconte ça ? Est-ce que je sais ? On l'appelait Martine, mais son vrai nom, c'était Jeanne. On avait un bon contact. N'essaie pas de te détacher. De te sauver. Il faut rester. J'adore tes cuisses. Aimerais-tu qu'un voleur entre dans tes cuisses ? Il n'y a rien à prendre, à part le froid et la nuit. Pas très convenable. C'est là d'où l'on vient. Un jeu très dépouillé.

Je fais le nécessaire. Et donc tu l'as dans le cul. C'est une taxe, un impôt. Tu ne peux pas y échapper. Ce n'est pas l'image que tu avais de moi. Ce n'est pas de ta faute. Dehors, je joue un rôle. Je parle différemment, comme dans les films. Comédien. J'aurais pu faire carrière. Un jour, au restaurant, un cinéaste me regarde, pas le visage, mais l'intérieur. Il me sonde. Il m'appelle, il me dit : Venez passer une audition à telle heure. Quoi ? Que dire ? Je mangeais une sole meunière. J'attendais quelque chose d'héroïque, de grandiose, de magnifique. Des crépitements de flashes. Je n'y suis pas allé.

Toute entortillée, la minette. Le chien, il est rassasié. Chacun selon son estomac. Selon ses tuyaux. Le petit plombier à moustaches, Mario, c'est ça, non ? Et la princesse Peach. Ta bouche en mineur. Tout à l'heure, on fera tagada tagada. Toujours la même histoire. Tu as faim ? Monsieur, Monsieur, il faut m'appeler Monsieur. Accomplir mes volontés. Crier, non. Lèche mes pieds. Après, tu mangeras. Ce n'est pas une menace. C'est la vérité. Allô, la Terre ?

2

C'est loin d'être fini. On n'a encore rien vu. En pire et en mieux. La femme est prisonnière. Son ravisseur hésite sur la conduite à tenir. Il lui donne des fruits pourris à manger. Il n'a pas d'associé. C'est une tête brûlée. Il agit cruellement, en pleine conscience, avec orgueil, avec ses idées bornées. Ce qui le différencie, c'est une espèce de style vieille France qu'il affecte : voix contournée avec un léger accent, et surtout plein de préjugés sociaux. Très superficiel.

Laura est couchée, attachée. Elle a une amie de Saint-Germain-en-Laye qui fait partie d'un petit groupe de marche nordique. Une étincelle lui rappelle Laura. Elle a une vague conscience d'un danger, puis s'éparpille en d'autres pensées, sensations. Devant elle, de l'autre côté d'une barrière, un rocher où elle reconnaît les traits de son amie. Le profil. Ma ! Bellissima ! Désespérée, la beauté. Admirable, la merveille. A ce moment, elle bute sur une pierre ou sur une touffe d'herbe, et hop, le cycle, elle pense à autre chose. Ce n'est pas très joyeux, mais ça se passe comme ça dans la réalité. On glisse d'un monde à l'autre, d'une idée à une autre. Elle a une otite, mais elle fait quelque chose qu'il ne faut pas faire : marcher les oreilles dégagées sur un chemin accidenté, le long d'une côte venteuse. Elle demande à une marcheuse : Peux-tu me prêter ton écharpe ? J'ai oublié la mienne. Mais, bécasse, regarde, tu l'as nouée à ton sac. Qui parle ?

Laura saigne du nez. Il l'a encore frappée. Pourquoi ? Mystère. La porte est ouverte. Il fait chaud. Le connard mange un cône au chocolat. Elle se dit qu'elle n'a pas vraiment envie d'une glace. Le mec se met en colère pour tout et n'importe quoi. Un nerveux, un hargneux, un butor. Il ne faut rien lui demander. Il faut s'écraser. Tout à l'heure, la nuit va tomber. Il y aura bien quelqu'un pour s'inquiéter et prévenir les flics. Ils pisteront les balises du portable. Ils lui tomberont dessus, au type.

Le mec lui jette le reste de son cône à la figure. Le chien la lèche, avec ses yeux de loup, haletant. Elle, vêtements à moitié déchirés, pieds et mains engourdis, liés par des guirlandes vertes. Dans la bouche, une boule de Noël écaillée. Le mec la photographie. Dehors, un orage, la pluie. Ça diminue la colère. On connaît la recette. La circulation de l'amour, c'est comme la climatisation. Il faut juste embrayer le circuit. En avant, en arrière. De l'air frais. On oublie les traumatismes, les méfiances. Le système se remet en marche. Allez, doucement.

On rentre, on s'assoit, on dit quelque chose au petit bonheur la chance, et petit à petit on va au cœur du sujet. De quoi parle ce livre ? De la rumeur de la rue, de ce qui se passe ici. Une parole s'élève de la terre, elle se répand dans l'air, elle abreuve le monde. Véhicule : l'appareil phonatoire. Des gens se comportent mal. On les accepte ou pas ? J'ai regardé une émission à la télé : être bonne pâte, non merci. J'ai percé le cœur des méchants : à l'intérieur c'est tout noir. On continue la discussion ? On n'est pas au tribunal. C'est la fête. La pluie tombe. Ça sent bon. Une fille dessalée. Un misogyne. Elle chiale aussi, juste à ce moment-là.

Elle appelle le colporteur de bonheur, celui qui se trouve à l'extérieur : Viens, mon petit cœur, viens vite. La pauvre. Ses actions sont au plus bas. On ne trouve pas grand monde pour acheter à la baisse. Les gens, ils amassent, ils se disent : J'espère que j'aurai de la chance. Impulsion du bas, coup de pouce d'en haut, c'est un bon équilibre. Pas de jaloux. Parfois, on a des coups durs, mais on reste vivant. Parce qu'on comprend quelque chose. Où ? Derrière soi. Une sorte de rencontre entre la cuiller, la poussière et le Grand Autre. Il est complètement déboussolé.

Il chantonne : Toutes les nuits / Je pense à toi. En réalité, il est en train de se rendre compte qu'il a fait une boulette. Il a encore été trop loin. Il a envie de se tirer de là. De revenir au moment d'avant. Il se gratte la tête. Il pleure : Tchao les filles / C'est dangereux ce truc-là / C'est super dangereux ce truc-là. Et toujours la pluie. Ils ont fauté tous les deux. Toute cette saleté, c'est de la souffrance. Il ne mérite pas ça.

La question est : comment s'arrêter, comment réparer ? Il s'assoit près d'elle, il la lave. Elle est amochée. Il reste un moment à lui parler. Il la délie. Lui demande pardon. Il raccommode ses vêtements avec une agrafeuse. Elle lui donne des coups de poing sur le nez en le traitant de salaud. C'est presque amical. Il répète, comme un gosse, en chialant : Pardon, pardon. Elle le frappe, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de force et qu'elle retombe en arrière. À son tour, à lui, d'être bouleversé, effrayé : Ne t'en va pas ! Il la soigne, avec des compresses, des linges, des gants. Elle ne peut pas le supporter. Mais elle fait tout ce qu'il lui dit. À deux cents pour cent.

Détruire, puis reconstruire en mieux. Elle redevient agréable à voir. Il l'a nettoyée, arrangée, rhabillée, nourrie. Gentil, gentil. Ça suffira. Sur une étagère, une déesse hindoue en or, avec quatre bras, sous un arbre. Le chien est enfermé dans la pièce à côté. Plus de lien physique. Laura grignote du pain, assise, décoiffée, sauvage. Le mec, habillé de noir : Vous êtes extraordinaire. Il l'admire.

Elle n'avait pas remarqué : il boîte un peu. Elle voit trouble. Il n'a pas l'air bien. Il ne parle plus. Il fait amende honorable. Qu'est-ce qui lui a pris ? Il risque gros. Laura est d'accord pour se satisfaire de peu, pour ne pas le dénoncer aux flics. Mais en échange il lui doit un dédommagement. Il se justifie. J'ai eu un moment de folie. Je ne savais plus ce que je faisais. Si tu portes plainte, je vais écoper du maximum. Tu veux de l'argent ? Je ferais n'importe quoi. Rapide opération mentale. Elle ne s'amuse pas : la terreur, les coups, l'écrasement, le sadisme, le chien. Ça lui coûtera un doigt. *Hachoir*.

3

Quand il se réveille, un visage est penché sur lui. Il regarde de-ci de-là. Il a mal. Sa main pisse le sang. La fille lui met des claques. Elle fait ça consciencieusement, pour qu'il refasse surface. C'est une guerre contre la souffrance. Il se souvient de cet appartement étroit, le jour où il s'y est installé. Il examine le plafond. À l'époque, ce n'était pas peint en bleu. C'était couleur bois. Il ne reconnaît plus rien. Il est obsédé par ce moment passé : quand il est entré dans ce lieu. Il sortait de la prison de Fresnes. On l'appelait le Tigre. On le respectait dans le milieu. Il avait retrouvé sa copine, ils attendaient même un enfant, un gosse de cellule. Il avait repris le boulot. De temps en temps, une basse œuvre : un mec assommé derrière un camion, une cargaison à barboter. Un jour, le caïd du coin lui proposa de gagner un million (il parlait encore en anciens francs). Il le prit par l'épaule : J'ai trouvé que Stéphanie n'avait pas l'air bien. Non, c'est juste qu'elle est enceinte. Elle est fatiguée. Il l'amena dans un jardin. Il devait déterrer des corps, les découper, les transporter et, pour finir, les brûler dans la cheminée d'une maison à la campagne. Un tintouin vraiment dégueulasse.

Le jour du quatorze juillet, une fille l'avait dragué dans la foule des badauds. Tu veux mon zéro six ? Le souvenir reste gravé. Il l'avait pelotée. C'est lié à l'amour. Quand on aime quelqu'un, on a envie de... C'est insupportable. Alors, discrétion, s'il vous plaît. Ils entrèrent dans un hall d'immeuble. Elle s'agenouilla et ça devint une histoire de fous. Elle était chaude comme le feu. Sa chair. Il lui dit : J'ai horreur de me faire remarquer. Réponse : Moi, j'adore ça. Elle en lui, lui en elle. Voilà, bravo.

La suite, c'est du connu. Il n'aurait pas dû goûter à ça, au fruit défendu. Une envie de revenez-y. Il se disait, au pire des cas, je coucherai de temps à autre. Mais vas-y, Lili ! Il était déjà mort. Quoi ? L'amour. Ils attendaient un enfant, quand même. Mais il avait besoin de sexe et de liberté. Même à trois, ça ne lui suffisait pas. Il baisait, mais après, il se sentait encore seul. Il était drogué à quoi ? A la nouveauté, à la surprise, à l'inconnu. Stéphanie, sa copine, essaya de l'aider, je ne raconte pas les détails, mais elle lui donna l'adresse d'un salon de massage. Un matelas au fond d'une cave, une odeur louche. Ça ne fonctionna pas, évidemment.

Elle vivait chez ses parents. Elle n'était pas bien. Finalement, elle le quitta à la fin de l'été. Lui pensa silencieusement : Au fond, ça m'arrange.

Il prit un bateau, direction une île avec plein de filles faciles et pas chères. La ville, la campagne, l'eau tiède de la mer. Il finit par rencontrer Lydie, une femme aux cheveux tressés. Elle avait un magasin de fringues vulgaires et une belle villa. Il s'installa chez elle. Tout va bien, se disait-il. Au pire... Au pire, il irait voir à côté. Dans le voisinage, il y avait une femme mariée, collée serrée à son mec, un médecin. Un soir, ils dînèrent ensemble, les deux couples. Il proposa : On échange ? Et hop. C'est incroyable, la chair. Ça bouche bien. Cris, joie. Ça n'a pas arrangé la situation.

Avec Lydia, ils n'étaient plus ensemble, mais ils restaient amis, ils se voyaient de temps en temps. Un soir qu'ils se promenaient, ils rencontrèrent un mec avec une bouteille de whisky. Ils trinquèrent avec lui dans un parc. Ils burent jusqu'au bout de la nuit. Le mec s'endormit. Topf le roua de coups. Ils se sont encore revus le lendemain, mais pour elle, c'était fini. En plus, ce n'était pas un très bon coup.

Danses, fêtes, on est d'accord, ça ne pouvait pas durer. Il est revenu en France. Un enfant était né. Il tressaillit. Stéphanie ne voulait plus le revoir. Ses parents, ils étaient médecins spécialistes. Ils avaient les moyens. Bref, plus personne ne le regardait, lui.

Maintenant, tout est clair. La fille lui a tranché son petit doigt. Il faut qu'il aille à l'hôpital. Il risque de mourir. On ne sait jamais. D'un autre côté, il veut retrouver le morceau manquant. Je l'ai donné au chien, dit la femme, avec un mauvais sourire. Dans un état second, il la pousse hors de l'appartement, la jette sur le palier, claque la porte et court dans la rue, l'os à vif, avec des morceaux de chair pendante. C'est comme s'il bouillait. Comme aux jours de grippe, dans l'enfance, quand sa mère lui enduisait le corps de pommade et l'emmitouflait sous des couches de vêtements en laine. Il s'évanouit. Pourquoi ? Euh, ça lui a chauffé le système. Oublions.

Coucou, ma chérie. Maman... Laura téléphone à Thérèse. Elle grelotte. Elle a mal. Elle est à moitié débraillée dans une cabine téléphonique, mais libre. Et le bonheur d'entendre sa bambinette. Et ci, et ça, elle n'arrête pas. Pourquoi je ne t'ai pas appelée ? Euh, un ami. Et toujours son ex, ivre et sans limites, qui prend le combiné : Alors, tu t'es fait baiser, salope. Tu n'as pas appelé depuis trois jours. Tu sais ce que je vais faire ? Et alors, connard, euh... Elle pense au chien, ça lui donne envie de vomir.

Laisse-moi parler à Thérèse. Mais l'ex est rusé. Il invente quelque chose : elle est allée dans le jardin, ou un autre truc invérifiable. Pourquoi n'as-tu pas appelé ? Je bosse comme une dingue. Écoute, on s'inquiétait. C'est gentil, ça mérite une récompense. Des gens lui font signe derrière la vitre.

Elle regarde le ciel. Il n'y a rien à voir. C'est bleu. C'est la guerre. Alors, tu as retrouvé un job ? Euh, non, juste une mission. Un truc complètement déjanté. Il la fait parler, ça risque de la mener où ? Elle a peur de s'évanouir. Attention. Tu te souviens... ? Stop, danger. Je rappelle demain. Il faut rentrer, se changer,

débriefer. Elle se passe de l'eau sur le visage à une fontaine publique. Ses doigts tremblent. Un couple de touristes veut qu'elle les prenne en photo. Ça va, la pose ? Si vous restez comme ça, c'est bon. Ils partent. Elle se retrouve seule. La galère. Jusqu'à quand ? Pas de réponse. Ça la torture, ça monte, elle voudrait savoir. Un tunnel infini.

4

Un enfant la frôle. Attention, vélo passe. Elle ne mourra jamais, non. Tu te rends compte, maman, le luxe de la liberté : elle ne sait pas quoi faire. Elle touche le tronc d'un platane. Plus de force pour rentrer chez elle. Quand on pense qu'elle n'est jamais arrivée au bac général. Elle écrivait des poèmes, elle faisait de la musique, du violon. Sa mère l'encourageait. Mais virtuose, ce n'était même pas la peine d'y penser. En cachette, elle voyait un menuisier, à quatorze ans. Elle lui faisait des gâteries. Mais coucher, jamais. D'accord, ça ne vaut pas le coup.

Laura prend le bus sans ticket. Ce n'est pas un crime. Personne ne l'insulte. A Paris, les gens s'en foutent. Plus loin, rue Bonaparte, des contrôleurs vérifient les billets, mais elle est déjà descendue. Elle retourne à son appartement. C'est là.

Le soleil se couche. Elle s'est enfuie à dix heures. Qu'est-ce qui s'est passé entre-temps ? Elle entend une voix qui lui dit de se reposer, sale truie. Pourquoi ? Où est-elle ? Quelqu'un essaie de lui parler. C'est la voisine du dessus. Elle engage la conversation, mine de rien. La température, la saison, les vacances. Vous avez l'air fatiguée. Moi, je pars ce soir. La boîte aux lettres est pleine. Laura fait le tri. Les publicités d'un côté, les lettres de l'autre.

Les deux mains prises par le courrier, elle attrape maladroitement ses clés. Refuse l'aide de la voisine. Coupe court. Fonce se coucher. Après, il sera trop tard. Elle lance quelques paroles mystérieuses, s'enferme. A l'intérieur, ça sent bon. Elle se déshabille, se met au lit, rideaux fermés. Allume. Eteint. Rallume. Elle ne réussit pas à s'endormir. Elle connaît bien les symptômes : des mots, des messages, des raisonnements qui se succèdent comme des coulées de cire sur une bougie brûlante. Elle est chez elle.

Cachée dans son lit. Accaparée. Prise au filet de la folie. L'année dernière, elle est déjà passée par ce rêve d'ors et d'incendies. Mourir de peur, les cheveux en murailles sur le visage. Questions en ruades, sommeil abandonné. Frissonnant, sans pouvoir se réchauffer. Noire angoisse : c'est donc ça, de vivre. Prisons monstrueuses et saloperies dont personne n'est vraiment responsable. Le cauchemar, c'est là. Merci, très sincèrement.

Qui est-elle ? Elle se perd. Escalé dans le chant d'un merle. Se fait couler un bain. La baignoire à ras bord. Se rendort. Se baigne dans l'eau froide. Divisée si elle doit aller ou non dans la cuisine. L'épreuve qu'elle a traversée, le terrible voyage, l'absence de perspective. Elle n'en peut plus. Elle ne sait où elle va. Personne ne la prend par la main. Personne ne frissonne à sa douleur. Ça, c'est Paris.

On parle d'une femme la tête à l'envers. Facile à séduire, sachant ensorceler en temps normal. Près du lit, deux tas : d'un côté les lettres, de l'autre les prospectus. Elle essaie de se lever, de se tenir debout sur un pied. On passe les détails. Broyée, migraineuse, un sifflement à l'oreille gauche. À bout. Elle se recouche, elle embrasse l'oreiller. Elle rampe, la bouche dans la poussière. Elle se frotte aux draps, sans aménité. Elle se tend instinctivement, comme une chatte. C'est plein, ça déborde, ça grimace. Fermez la parenthèse.

Pas claire. Petite maso cachée en elle. Treize, quatorze, quinze, vingt-sept mille, elle connaît bien l'enchaînement des chiffres. Et même quelques poèmes et des chansons. Ce n'est pas l'essentiel. Les hommes sont méchants. Son père l'avait pourtant avertie. Elle ouvre la fenêtre. Elle va chercher un travail. Femme de ménage, restauration, corvéable à merci, n'importe quoi. Les sirènes du premier mercredi du mois.

Elle est chez elle, elle est vivante. Mais elle a peur, elle se cache. Regarde par le judas. Il faudrait qu'elle essaye de mettre de l'ordre dans le salon. Quelqu'un frappe à la porte. Le voisin. Elle fait la morte. Elle ne bouge pas. Dehors, on entend une autre voix : Ta femme, ta femme. Autrement dit, rien à foutre. Des pas sur le palier qui descendent l'escalier. Les quatorze marches. À l'ouest.

Laura a le réflexe d'appeler sa psy. C'est dans l'ordre. La médecine pour calmer la machine mentale. Elle est morte, elle est vivante. Comment allez-vous ? Impeccable. Quelle suite au bout du couloir ? La fille reste au chaud, chez elle, pendant quelques semaines. L'amour fera le reste. Ses vêtements sont sales. On est d'accord, ça ne se fait pas. Tu m'aimes ? Pas de problème. C'est moi que tu aimes par-dessus tout ? Oui, oui. Non, mais je veux dire, est-ce que tu m'aimes plus que les autres gens qui m'aiment ? Euh, à mon avis, oui. Mais m'aimes-tu vraiment ? Casse-couilles.

5

Soixante-trois euros quatre-vingt-dix centimes la consultation, en liquide : joli, mais dégradant. Ça me dépasse. En plus, il faut amener l'appoint. Sinon, comme elle n'a jamais de monnaie – elle, le docteur Eléonore Merz, psychiatre. Elle a un pourcentage sur mes rêves. Petit problème de comptabilité. Ça multiplie les emmerdements. Là, ce n'est pas encore recommencé. Premier rendez-vous depuis longtemps. J'ai une bouteille d'eau. Splendeur, beauté, luxe. Nouveaux tableaux dans la salle d'attente. Statuettes antiques sur le marbre de la cheminée. Une fourmi trotte. Ça marche, le commerce. Bonjour, Docteur. Bonjour. Je croyais que j'avais déjà tout clarifié. Oui ? Mais rien n'est clair. Surtout avec Thérèse. Je ne suis même plus sûre de l'aimer. Pourtant, je l'ai désirée. Ma mère me disait : quand tu marches, il faut regarder devant toi. Ça m'a aidée, mais ça m'a nui. Avec les hommes, je n'arrive pas toujours à exprimer mon désir. Tellement en ébullition. C'est obscur ? Je vous dis ce qui me passe par la tête. Je suis choquée. Il s'est passé quelque chose. Si je n'avais pas accepté... Le chien avait des puces. Je n'arrive plus à dormir. Et votre fille, elle est où, en ce moment ? Oh, ça va. C'est normal de ne pas la supporter ? Depuis que je suis virée des Studios, je me retrouve seule avec elle. L'éducation, ça fait souffrir. Quand est-ce qu'on s'est

vues ? Oui, c'était il y a un an. Je vous fais une prescription. Ça devrait vous détendre. Au revoir.

Le lendemain. C'est humiliant de s'amener avec de la petite monnaie. Moi, je sortais avec un moche à cette époque. Il se regardait le nombril. Il s'était fait baptiser sur le tard. Il me payait tout. Cinq étoiles. Je reprends mon souffle. Vous n'avez rien à dire de plus aujourd'hui ? Un moment encore — à ce prix-là ! Ne me laissez pas tomber. Dehors, un coup de vent. Où est-ce que vous étiez ? En enfer. On parlait anglais, allemand, toutes les langues, toutes les postures. Gémisséments, cris, sueur. J'avoue, le bordel permanent. Qu'attendre, sinon ce petit frisson ! Vous connaissez, vous avez participé à ça, docteur ? Les souffles se mêlent. Cinq corps ne forment plus qu'un. Les mains douces. Assoiffés, désaltérés, malades. Dans l'ombre et la lumière. La fièvre, les pleurs, le vacarme. Ce qui est raide, ce qui est chaud, les cargaisons d'hommes : pas de souci, ça rentre, si vous saviez. Alors, maintenant, tu sors.

Je me suis démenée des années. Et, pour un accès de colère, punie, virée du jour au lendemain. Balancée au rebut, le cul dans les ronces. Le fait que Madame Godard ne soit plus actionnaire principale des Studios, je pense que ça a changé beaucoup les choses. Et aussi le nouveau pouvoir des acteurs. Parce que des éclats, des accès de rage, des esclandres, ça m'était arrivé avant. Je n'ai pas senti le changement d'époque. Ce matin, je me suis tordu la cheville. Hier, j'ai mangé des artichauts. Ça prend longtemps à cuire. Mais qu'est-ce que j'ai à faire ? Rien. C'est dur. Je me suis donné du mal pour ce boulot. Qu'est-ce que je récolte ? Ouais. Hier, je suis allée aux Studios pour régler les détails de mon licenciement. Les gens se bouchaient les narines en me croisant. Je m'en fous, j'ai négocié mon départ. Ça va, pire que ça va : j'ai gagné mille neuf cents euros. Sauf que je bouffe de la vache enragée. Docteur ? Oui ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

Le lendemain, toujours au cabinet de la psychiatre. Elle me fait lanterner dans la salle d'attente. Cette nuit, un soldat américain est mort. Quatre Russes. Ils étaient dehors à la campagne. Une bombe a craché sa langue de feu. Riposte ? Rouge sang. C'est dans le journal. Il faudrait que je sois mieux habillée, mieux coiffée. Le calendrier, je ne critique pas, mais il n'y a plus de saisons. Ah, bonjour, Docteur. Visage solaire. Soucieuse, néanmoins. Vous avez pleuré ? Oui, j'oublie, c'est moi qui suis malade. Vous vous sentez mieux ? En respirant, je retrouve un peu de sérénité, vous comprenez ? Ce truc, dont je n'arrive pas à parler. Ça prendra peut-être des années. Ça vous intéresse ?

Repos. J'ai fait de la sophrologie, vous connaissez ? De la couture aussi. De la peinture. La prof, elle ajoutait du plâtre pour faire des reliefs. J'ai abandonné. Je ne supporte plus les groupes, les gourous. On s'embrasse, on attrape des hépatites, c'est contagieux. Vous croyez que le chien m'a refilé des maladies ? Le chien ? Oui, je ne vous ai pas raconté. J'ai rencontré un homme dans un bar. C'était un comédien, ou je ne sais quoi en fait. Il portait une chemisette jaune à motifs. La cinquantaine. Il m'a pris la main. Je n'avais rien à perdre. Il me désirait. Il n'avait pas l'air heureux. Comme un général perdu. Petit, la peau chaude, laineuse. Quand le jour se termine, je me laisse faire. Le bien, le mal, la vertu, le vice : tout se confond. Confond ? La psychiatre bâille.

La salle d'attente. Depuis combien de jours, maintenant ? Je remonte vite la pente. Sur une petite table, des minéraux : quartz aux pointes transparentes et d'autres pierres que je ne connais pas. Une plante vivace, avec des feuillettes vertes. Un panneau interdit les portables. Le mien, il est éteint. Il n'accepte plus les messages. Tous les soirs, j'appelle Thérèse. Et la journée, j'attends mon rendez-vous avec le docteur Merz. C'est un choix. Thérapie à plein temps. Bonjour, Docteur. Je la précède dans le couloir. A ma gauche, un store vénitien frémit quand on passe devant. La porte est ouverte. Je m'allonge sur le divan. Il pleut. Je tombe.

Renversée, les yeux au plafond. La douleur, ça se recycle. J'ai la trouille qu'elle en ait assez et qu'elle me chasse. Je fabrique de l'aveu. Je coupe mes rêves en morceaux, pour rester. Je parle de l'abominable Topf. J'ai retrouvé son nom. Ce n'est pas pour rien. Dans le tournoiement de l'action, je n'avais pas fait attention. J'étais saoulé. Il m'a proposé de prendre une eau-de-vie chez lui. Il voulait me toucher. Je n'attendais que ça. C'était marqué, au-dessus de la sonnette, ce mot : Topf. Je lui ai dit : C'est horrible, tu es allemand. Lui : Oh, tais-toi, je suis suisse, c'est neutre. Après, il est devenu fou.

Je recommence. Je ne sais plus bien. On a fait l'amour. Ça s'est compliqué. C'est difficile, l'autre. J'ai voulu revenir aux Studios hier. Les balais du service d'ordre m'en ont barré le chemin. Ah ben, vous voyez, je pourrais broder, mais j'essaie juste de dire les choses naïvement. Il m'a attachée avec des guirlandes. Une boule de Noël dans la bouche. Il s'est assis dans un fauteuil. Son chien me reniflait. J'ai bougé. Un pot de plantes s'est cassé. Il s'est mis en colère. Il m'a barbouillé le visage de terre noire. De grosses mains soyeuses, traitées à la pommade. Il m'a plié les bras et les jambes. J'ai fait ses quatre volontés. Un mec passe-partout. Je n'en ai jamais parlé à personne. Je ne saurais pas retrouver l'endroit où il habite. Le café où l'on s'est rencontré. Je reste chez moi, porte fermée. Je sors au minimum. Par peur, non. Et la toilette, ça va, merci. Je m'habitue à vivre secrètement. Au bout de dix jours, je suis guérie.

Je n'ai pas de monnaie, Docteur, je vous amène un chèque. Elle le refuse, salope. Eh bien, tant pis. J'ai jeté le passé au feu. Le barnum des films minables, les décors et les mascarades, adieu. J'abandonne le spectacle. Le mois prochain, je commence une nouvelle vie. Boulangère ou voleuse, on verra. Je rejouerai l'amour, l'œil las. Toc toc. Elle se retourne en plus, la psy. Je suis taquine. J'ai cogné mon bracelet contre le montant du divan, j'avoue. On regarde en arrière. La mémoire ouvre un espace inconnu autour de nous. Le grand vent de l'enfance. Des portes claquent. Le tonnerre. Ça, j'aime bien.

Je m'ennuyais hier soir entre les murs pâles de mon appartement. Je suis sortie. Je marchais en chantant, je riais comme une adolescente, les cheveux dénoués. Il était minuit, en décolleté. Les hommes avaient peur de moi. Une femme seule, folle et heureuse. Je rabâche ? C'est gamin, ma pensée englobait les étoiles. Normalement, la police municipale... J'ai l'impression que vous allez mieux. On pourrait espacer les rendez-vous. Non, lumière de ma vie.

J'appelle mon ex. Thérèse se comporte bizarrement, ça le préoccupe. Et puis, il me dit cela comme par inadvertance, il est tombé sur des photos où je suis nue avec un berger allemand. C'est juste une parenthèse. Merci, internet. Ça s'envenime. Il y a une relation entre les deux ? Entre quoi ? Entre ces photos ignobles et le fait que ma fille de trois ans se comporte comme un bébé de six mois ? N'élève pas la voix. C'est quoi, cette histoire ? Ecoute, euh. Ouais, c'est dur de dialoguer avec toi. On va s'arranger pour te retirer la garde de Thérèse. Je hurle : Mais tu ne peux pas me faire ça !

Je descends à la boulangerie. Elle est fermée. Il n'a pas le droit. Le tordu. Mon voisin bricoleur me colle. Il ne m'écoute pas. Il raconte je ne sais quoi, parce qu'il voulait m'inviter à une fête chez les voisins, mais les autres, paraît-il, trouvent que je sens du goulot. Je m'en fous. Il est complètement à côté. Je m'en balance, des voisins. Je n'aime plus tellement les soirées à la con. Pourquoi ? Euh...

Maintenant, ça s'éclaire. Je commande un café au *Luminaire*. Je tremble. Le voisin me souffle dans le nez. Un pigeon aux yeux crevés zigzague. Tout s'explique. Topf le psychopathe s'est vengé. Il a fait ces sales images. J'étais droguée. Un quatrième étage. Ça me revient. Le connard habite au quatrième étage. Ça m'avance à quoi ? Des parapluies de lumière braqués sur moi. Non, un portable avec lequel il me photographiait, le salaud. Je confonds plusieurs moments.

Je ne tiendrai jamais le coup toute seule. Il faut que je fasse de la monnaie. Je ne réussis pas à freiner mes pensées. Demain, encore un rendez-vous avec le docteur. Je lui dois de l'argent. Comment Topf m'a-t-il rendue inconsciente ? Quelle substance ? Par hypnose ? Il m'a maintenue saoule deux ou trois jours. Ne plus boire, c'est mathématique. Je vais récupérer Thérèse, on va s'éclipser. Se trouver une maison avec un jardin. Il ne gagnera pas. Topf, Wang, mon ex, ils ne réussiront pas. C'est une guerre contre les mecs. Il faut s'organiser. Sinon, c'est la mort. On ne s'effacera pas. On osera. On ne se fera plus écraser la gueule. Fanfare.

Il y a des périodes où l'on est à zéro. On espère revenir, renaître. Ça s'appelle l'opium du destin. Parfois, les tunnels sont incroyablement longs. On attend et on meurt. D'ici là, on râle. Les yeux : finies les merveilles, c'est glauque. Le cœur : on accepte son sort. La nuit tombe. Je suis en face du voisin à une table du *Luminaire*. L'artisan à tout faire, le débris. De la poussière dans ses cheveux. La peau du visage qui pèle. Vous prenez un menu chacun ? Pas faim. Regard lointain. Mais la voix gronde. Bataille. Je veux l'embarquer dans un projet d'enlèvement d'enfant. Ça vaut le coup. Le mec, pétrifié. La colonne vertébrale, molle. Je lui fous la trouille. C'est le genre à dénoncer aux flics. Je me suis trompée. Garde ta bouffe congelée. Déjà, je n'avais pas d'appétit. Au revoir. Ce n'est pas un restau, c'est un jardin pour chiens.

Je l'aurais bien débauché pour casser la gueule à Topf. Pas la peine. Je ne vais pas rentrer là-dedans. Un bricoleur nœud nœud, un petit propriétaire à la noix de cajou. Un monument d'ennui. Peintre du dimanche, en plus. Au restaurant, je

mange peu, mais bien. Si j'ai encore faim, je me refais quelque chose à la maison. Bouche bée. Il ne sait pas quoi répondre. Il n'y arrivera jamais. Je rentre chez moi. Il y a de la lumière sous la porte. Qu'est-ce que c'est encore ?

Assise sur un coussin, la psy, implacable : gros sourcils, bec-de-lièvre. Elle se lime les ongles. Je suis bouleversée. Vous avez vu ce qu'il m'a fait ? J'arrive enfin à parler de l'horreur des viols. À dire des choses. En quelques mots, d'abord. Elle ne répond rien, comme s'il s'agissait d'un phénomène absolument naturel. Sauf qu'à un moment elle se lève et m'offre un verre d'eau. La fin de l'histoire. On va aller là-bas. Je peux pleurer ? Plutôt deux fois qu'une. Peut-être que ça s'explique. Pas besoin de commentaire. Il y a une fontaine là-bas. Je ne la mérite pas. Où suis-je ? Au sec. Dehors, ça flotte. C'est fini. Ce n'est pas de ma faute. Au revoir, Madame.

Malade, pas morte. Noyée dans les soucis. Errant dans les étoiles. Suffoquant comme un poisson dans l'air. Pour me remettre, j'achète un poulet rôti, je le coupe en deux. La moitié au congélateur. Après, je m'endors. Un cauchemar angoissant. Je prie, c'est bien. Sombre, sombre. La porte est dure à ouvrir.

Je sors. Du minéral partout. Il y a des hortensias sur un balcon. Je claudique, avec un pied nu. Je me suis tordu la cheville à cause des talons hauts. J'achète un kilo de tomates. Je n'ai qu'un billet violet. Oui, oui. Et un saumon du Pacifique. J'ai besoin de verdure, alors je préfère passer par le square. Les petits cailloux, ça pique. Je me baignerais dans la mer si ça servait à quelque chose. Laminée par les nuits blanches.

Aidez-moi, docteur. Vous appréciez l'argent. Elle est déjantée celle-là. D'accord. Méprisable. Rendez-vous à la gare Saint-Lazare. Comme vous voulez. Oh, un prêtre. Non, un âne. Ah ouais, carrément. Je déteste. Je parle, Docteur, je vous dis tout ce qui me passe par la tête. Arrêtez-moi, car ça secoue, ça tempête. Ça s'écroule.

7

Préparatifs de vengeance. Enfin, de l'intention à l'action, il y a une marge. Je cherche Topf dans l'annuaire. Ça ne marche pas. Je me rappelle des trucs : il mange, il mange, pourquoi ce détail-là ? Des fruits, des bananes, des graines. Il doit fréquenter les magasins bios. J'en ai marre, je suis nulle comme détective. J'essaie de reconstituer le déroulé de ma détention. Je reste quelques heures au square, abîmée dans la contemplation du gazon. Des enfants de maternelle passent en rangs serrés. Je prends des notes sur un carnet. De temps en temps, un mec s'assoit pas loin et essaie de lier conversation. Je coupe.

Ah, tu le fais exprès, là. Un gosse me frôle les pieds en passant avec son vélo. J'ai quarante-deux ans et je n'arrive pas à réfléchir. À décortiquer. L'action, ça va, ça s'enchaîne. Mais me poser comme un sujet pensant, ah ça, c'est autre chose. Chacun son truc. Je cherche les choses à l'extérieur. Je ne m'impose jamais. Ça vient à moi. Il se joue un jeu. Ça s'enchaîne. Coup de sifflet. Le square ferme ses portes. Mes projets de représailles ont fait long feu. Je laisse tomber. Ça ne

servirait à rien. C'est grave. J'ai perdu mon boulot, j'ai été maltraitée, on menace de me retirer ma fille. Qu'est-ce qu'il me reste? Ma volonté. Heureusement, j'en ai lu, des bouquins à trois balles de développement personnel. Oser. Se dépasser. Joyeuse. Forte. Rayonnante. Cannibale. Libérale.

Ecoutez-moi. Vous avez lu cette histoire ? Une femme était sous l'emprise de son mari. Il la prostituait le week-end sur des scènes de hard-show en Belgique, sans capote. Sous les projecteurs, elle s'enfilait dix-huit mecs par soirée. Retour au petit matin. Dans sa tête, c'était de l'amour. Et sublime preuve : après trois avortements, elle a eu un gosse que le mec a reconnu, alors qu'il ignorait qui en était le père. Elle se faisait toute petite. Elle nettoyait les bougies avec sa bouche. Elle était là pour ça. Lui, il la regardait faire. Il était fou de désir, mais il se maîtrisait. Un dimanche, ils revenaient dans leur petite voiture grise, par la forêt. Elle a glissé la main vers le frein à main, elle a tiré. Ils ont dérapé. Le vent soufflait. Le mec est mort sur le coup.

Quand je ferme les yeux, je vois des flots de sang et des têtes qui flottent. Mon grand-père me hurle dessus : Elle dégage, elle dégage de l'appartement ! Ma bouche est muette. Je tue mon grand-père. Comment ? J'ai sept ans. Je laisse traîner une poupée. Papi se prend les pieds dedans. Il s'ouvre le front. Deux ou trois fois, je ne peux pas le nier, j'ai tué. Plus ou moins volontairement. Mais non. Mais oui, et là, j'ai de la rancune. Fin de la consultation.

Je vous salue, Madame. Votre nom en poussières d'étoiles dans les cieux : Eléonore Merz. Petit à petit, je remonte la pente. J'avais démissionné. La preuve : je n'avais pas ouvert mon courrier depuis presque un mois. Et puis, ça s'est fait tout seul. Je repère des pattes de mouches familières dans le tas d'enveloppes au pied de mon lit. Une lettre de Madame Godard. Je déchiffre. Ce n'est pas évident. Quelque chose d'incroyable. Elle s'excuse platement, elle n'a pas compris la situation. Elle m'aime, je suis comme sa fille, elle ne veut pas me laisser tomber. C'est compliqué pour me faire réintégrer les Studios, à son avis. Mais elle a encore du pouvoir ici et là, des obligés. Vite ! Elle trouvera une solution. Je l'ai appelée. Elle s'est mise en colère parce que je ne lui avais pas téléphoné plus tôt. On se voit ce soir.

Je meurs de soif. Je me refais un lait chaud. Le précédent, il a débordé. La casserole a cramé. Une catastrophe. Je suis dans un état ! J'ai besoin qu'on me prenne par la main. Dehors traînent les psychopathes excités. Et les autres : des veaux. J'ai l'impression d'être incompréhensible. J'attends ce soir. Il pleut très fort, à détruire la ville. Horrible, vraiment horrible. Cinq verres de porto. Une plainte, une révolte ? Pas du tout. Simplement, quand j'étais enfant, j'ai entendu une promesse.

Il se passe quelque chose. Topf, l'odieux Topf. Il me rabaissait. Il multipliait les vexations. Ce n'étaient que des trucs comme ça. Il m'humiliait, il m'écrasait. Il a envoyé ses photos sur internet, plein de gens en font des copies. Ça se multiplie, c'est incontrôlable, oui. En pratique, quand je sors, j'ai l'impression qu'on murmure. Impalpable. Même le voisin. On ne sera jamais amis. Bizarrement, l'immeuble est encore infesté de cafards. Il y a une fuite dans la cuisine. Ça vient de l'appartement du dessus. Mais la voisine est en vacances.

Une blatte : un coup de hachoir et hop ! décapitée. L'orage a cessé. De nouveau, ce temps lourd, chaud, étouffant. Je vais sur le canapé, en tongs et chaîne de hanches. Je transpire, je respire, j'ondule. J'attends. Ma prière a été entendue. Me voici offerte en sacrifice. Que Madame Godard fasse de moi ce qu'elle veut. Je m'endors. Je rêve de ma mère. Elle passe le week-end chez moi. C'est elle, derrière un éventail, et puis ce n'est plus elle. La vaisselle s'accumule. Je perds mes clés. Je les cherche comme une folle. Je me réveille en sueur, à la dernière minute.

Je m'éparpille dans tous les sens. Comment je m'habille ! Allez, les filles, aidez-moi. Sobre, légèrement sexy. Qu'est-ce que je fais là ? Marche arrière, on voit trop de peau. C'est n'importe quoi. Je ne vais pas en boîte, mais rue de la Pompe, chez Madame Godard. Vêtements discrets, peu d'accessoires. Bien descendre au niveau de l'orgueil. Petite, humble. Je regarde une image de la Vierge Marie. J'essaie de m'en inspirer. Non, je ne pourrais même pas y arriver en pensée. Je vais prendre un personnage secondaire, celle qui essuie ses larmes. Quel est le message ? Simple, triste, modeste.

Me voici : rien du tout, la fille prodigue. Téléphone, euh, je ne réponds pas. Complexée, avec mon tailleur noir. Je vais dans le seizième, le seul endroit de la ville où l'on boutonne encore son chemisier brodé. Une guerre contre l'époque. Une logique de classe vestimentaire. Ça ne l'empêchait pas de coucher avec des adolescentes, Madame Godard. Ça la brûlait de l'intérieur, le désir raide et la conscience du péché. Je me rappelle. Elle avait donné leur congé à la cuisinière et à la bonne. J'avais douze ans. Elle m'a caressé les seins. J'ai changé de couleur. J'ai appris de drôles de choses. Le piège de la chair. Inclivée. Tendresse. Larmes. Ma mère n'était pas là, elle travaillait. Était-elle complice ? Ça s'est passé une fois. Après, c'était fini. Je suis rentrée chez moi, vite. On n'en a jamais reparlé.

8

Astrid, la bonne, parfumée à la vanille, me fait monter. Gilberte Godard est dans son lit, sur de lourds édredons imprimés. Les rides dessinent sur son front un point d'interrogation. Bah, a priori c'est une gastro, m'informe la bonne avant de fermer la porte. Ce n'est pas certain, précise Madame Godard dans un effort, c'est seulement probable. Elle malaxe une boule plastique, ça la détend. Prends une pâtisserie, moi, je n'y ai pas droit. Prends. C'est ce qu'elle répète maintenant, la figure vaguement paralysée. Astrid va nous apporter du thé. Je reste circonspecte. Approche-toi, donne-moi ta main, mon agneau, ordonne-t-elle d'un ton despote. La grâce de la reine : avec cela, ma situation s'améliore. Elle me serre la main. Je suis au cœur du sanctuaire.

Elle se soulève sur ses petits bras osseux et ridés. L'arc de ses yeux, rieur : Tu as l'air encore plus pâle que moi, c'est abominable. Ah oui, effectivement. Je m'amuse beaucoup depuis que je ne suis plus seule patronne des Studios. C'est évident. Sa chambre immense est sombre, avec une désagréable odeur de renfermé. La réalité, où est-elle ? me demande-t-elle. Qu'est-ce qu'elle veut dire ? Se détache-t-elle de l'existence à l'approche de la mort ? Non, elle est sur le pied

de guerre. Les Studios ont des dettes. Ils se préparent à faire un audit pour réduire les dépenses et virer des gens. Elle me dit : Comment on présente pour que ça n'ait pas l'air d'un contrôle sur les activités ? Ah, elle ne manque pas de toupet.

Elle a un haut-le-cœur. Instinctivement, je baisse la tête. Elle sent l'ail. Très sympa. Bonne mentalité. Tu fumes toujours de l'herbe ? me demande-t-elle d'un ton approximatif. Je suis méfiante. Quand je lui dis un truc, attention, elle est mauvaise. C'est le genre moralisatrice. Je me mets à genoux : Vous savez que je ne me drogue plus. Tu es si pâle, musicale. On dirait une âme ailée, grogne-t-elle d'un ton monotone. Je fais une remarque sur le gâteau, pour la faire descendre dans la douceur particulière du soir. Ah non, mon trésor, ne me parle pas de nourriture, et encore moins de desserts. Je suis barbouillée. Quel jour ? Vendredi. Au balcon, des fleurs bleues. Sur la table de chevet, des livres de recettes végétariennes. L'insipide conversation s'éteint.

La bonne arrive avec le thé, bruyante. Les derniers rayons du soleil jettent des lueurs orangées. Je me lève pour aider au service. On croirait deux prêtresses rendant leur culte à une vieille divinité dormante. Madame Godard fait un petit geste vers la fenêtre. C'est le jardinier qui a dressé une échelle. On le voit apparaître derrière les barreaux. Il fait le beau, il crâne, avec un immense sécateur. Il m'a en ligne de mire dans ses grands yeux. Bah, qu'est-ce que tu trames ? Ça se fait, d'aller voir les femmes du monde sans prévenir ? Vicieux ! Il reste là, impudent, sans un mot, se laissant admirer et houspiller par Astrid. Madame Godard touche un pan de ma robe. Il se passe un petit jeu archaïque que je ne comprends pas entièrement.

Le jardinier se détourne. On regarde sa silhouette grimper à l'étage. Astrid a rempli mon thé de sucre. Je vais bien le mélanger. Madame Godard ferme les yeux. Elle a besoin de repos, chuchote Astrid, ce qui ne me renseigne pas beaucoup. Une manière de me chasser ? J'annonce, tout fort : Je reprends du gâteau ! Ça réveille la vieille. Astrid me jette un regard noir, avec un geste suggestif. Des feuilles de lierre tombent lentement devant la fenêtre, rythmées par les sons secs du sécateur.

Je désespère. La bonne, immobile. Ça m'inhibe. Ce n'est pas grave, je poserai mes questions tout à l'heure. Elle sort soudain, inconciliable. Je décide de me lancer. Des feuilles ont atterri dans la chambre, avec un lot d'insectes. Madame Godard se réjouit comme un enfant : Les petits papillons sont en train de s'envoler vers toi ! On passe le gué. Moi aussi, je rajeunis. Gilberte, je lui dis, je suis malheureuse. Je pleure timidement. On parle, attendries, passionnées. Je lui raconte tout ce que je ressens, d'un ton plus fluide et sincère qu'avec le docteur. Elle me demande le nom du fou qui m'a séquestré : Topf. Ça lui rappelle quelque chose. Non, je ne veux pas. Je refuse qu'il y ait le moindre lien. Je souffre. J'ai l'air stupide. Où allons-nous ? Moi, en tout cas, j'y vais.

Ici, on ne me sert que du thé, alors que je prendrais plutôt une verveine-du-velay. Contrairement à ce que je croyais, Gilberte Godard n'est pas du tout une vieille potiche inutile. Elle est au courant de tout. Les Chinois sont devenus majoritaires, mais les affaires continuent d'aller mal, à cause de la concurrence et des changements techniques. Je suis assoupie sur le canapé. Gilberte me raconte la

substance de l'affaire. Je me tais. Je me laisse captiver. Ça frémit, mais on n'y est pas encore.

Il faudrait rouvrir les maisons closes. Les hommes sont devenus impossibles, me dit-elle avec paresse. Le mot homme, elle le prononce avec un méchant h aspiré, comme si c'étaient des êtres anormaux. Je n'ai jamais rien entendu de pareil. Je cherche de l'eau chaude dans la bouteille thermos pour remplir la théière, mais il n'y en a plus. Astrid est partie se coucher. Gilberte et moi, on est mortes de fatigue. Je lui propose d'interrompre la visite. Elle me dit : Tu sais, je compte faire quelque chose pour toi. J'ai des choses à t'annoncer, mais je suis à bout de forces. Ouvre le placard, prends une couette. Dormons un moment, nous reprendrons demain matin.

Je rêve du jardinier, un gardénia entre les dents. J'adore les gigolos des vieilles bourgeoises, déguisés en domestiques. Après, c'est une histoire emberlificotée, que j'oublie à mesure qu'elle se raconte. Une bête sauvage, un prince poétique avec un samovar. Je suis prisonnière d'une forêt embrumée. Tout à coup, je vois Madame Godard. Elle a de petits bracelets. Elle est sur la défensive. M'avoue qu'elle n'a plus ni or, ni argent, ni titres, ni garde-robes. C'est pourquoi elle reste au lit en chemise de nuit, à boire du bouillon de légumes.

Je suis heureuse. Cette reprise des sentiments d'amitié, c'est un truc de malade. Un chant s'élève de la terre, des dizaines d'oiseaux crient. Ça me rappelle des nuits d'amour en Italie. Ce souvenir se mêle à l'émotion initiale. Je pétris une drôle de pâte. Ça colle. Ça s'amalgame mal. Je respire avec difficulté. La poussière, l'odeur surannée de cette chambre. Je monte au ciel. Je suis sauvée, miraculeusement. Non, je tombe, je saigne, j'ai encore le cœur brisé. Dans un temps de désespoir, même pour ceux qui nous aiment, c'est quelque chose qui se remarque à peine.

9

Gilberte Godard, ne vous arrêtez jamais de vous occuper de moi. C'est ma seconde mère. Ma présence lui fait plaisir. Je lui rappelle sa jeunesse. Ça me plait. La chambre sent mauvais. Je colle mon nez à la fenêtre pour apercevoir le jardin dans l'aube humide. J'aimerais porter un jugement lucide sur la situation, mais justement je manque de recul. Je suis engluee dans le manque d'action.

Madame Godard m'appelle. Ça l'angoisse de me voir debout. Je n'y peux rien. Je suis réveillée. Je n'ai presque pas pu fermer les yeux. La pluie ruisselle, rebondit sur les feuilles, sur les rebords du garde-fou. Le chant des oiseaux atteint des sommets. Le néant prend le pouvoir. Vacarme gazouillant, piaillant, dégoulinant. Le ciel et la terre crient leur souffrance. Je crierais bien moi-même.

J'essaie de me mettre à la place d'Astrid. Ici, c'est l'éden. Je suis l'intruse, le serpent. Miss Catastrophe. Une protégée de la propriétaire, pour tout arranger ! Elle est jalouse depuis toujours. Elle n'oublie jamais qui elle est. Quand elle aime, elle donne tout, c'est-à-dire peu. Quand j'étais petite, fascinée par l'or, j'entrais ici comme dans un endroit métaphysique. Mais dans cet olympe parisien, je me

sentais empruntée. Un petit milieu ranci avec des lois snobs qui ne facilitent rien. Des chipotis pour ci, pour ça. Je n'ai jamais pu m'y habituer, je l'admets.

Bon, elle se lève quand, la rombière ! Toutes ces malices, ces confidences, ces retards, ça m'ennuie. Ces gens n'ont que ça à faire, étirer les jours, étaler leur belle âme. J'ai peur de descendre à la cuisine me faire un café. D'entrer dans le territoire d'Astrid. Ça la rendrait folle. Pauvre trésor. Un croque-monsieur, des œufs à la crème... Je suis sûre que le frigo est plein. Salive. Hâte du petit-déjeuner : alors, qu'est-ce qu'il y aura pour moi ? Sucre d'orge ou pain rassis ? J'aurai quoi en héritage ? Je me retrouve.

Tumulte : c'est l'habillage de la reine. Donne-moi celui-là, lance Gilberte à Astrid, désignant un chemisier oriental. Avec le foulard rose. Il n'est pas rose rose. Justement, ça ne jurera pas. Toi, Laura, qu'en penses-tu ? Moi, bof. Le col vapoureux du chemisier est ma-gni-fique. Et là, qu'est-ce que je n'ai pas dit. Les vanes sont ouvertes. Astrid mugit : Quoi, vous voulez que Madame ressemble à un perroquet ! Un mouchoir dépasse de sa robe, coincé sous l'aisselle gauche. Je lui réponds avec douceur, ça l'enrage. Elle élève la voix. Ne parlez pas sur ce ton. Haussement d'épaules.

Et si le jardinier était le fils d'Astrid ou un bâtard de Gilberte Godard ? Ou plus sûrement l'amant de ces dames damnées ? M'a-t-il trouvée belle ? Peut-être. Il pourrait avoir mieux que moi. A une époque, on rencontrait à la villa des actrices à peine habillées. C'était quand il y avait Monsieur. Regardez dans la corbeille. Moi ? Quand on t'endort, toi. Madame va prendre son bain.

Elle réapparaît, pieds nus, en peignoir, une serviette autour de la tête. Je m'intéresse à toi, je vais t'aider, dit-elle en me prenant pas le bras. Cajoleries. Astrid va te préparer un bon déjeuner avec des viennoiseries. Moi, je n'y ai pas droit. Je vais me teindre les cheveux, ça me donnera meilleure mine. Il faut qu'on regarde les nuances. Tu m'aideras à choisir. Femme de chambre, c'est ça qu'elle me propose ? Si je prends du sucre, je risque la mort, ou pire encore, tu ne peux pas savoir. Vous me mettez une tomate, Astrid, avec un brin d'huile de Crète. Laura, tu ne dois pas rester seule. Tu ressembles de plus en plus à ta mère. Quand ton père est mort... Aïe. Je me suis cognée. Tu connais le pluriel de aïe ? Aïe, aïe, aïe. Ça va durer longtemps ? Elle me fait enrager. Quand ton père est mort, reprend-elle, ta maman a acheté un chien, un caniche je crois. Non, un shih tzu du Tibet, mais par pitié ne me parlez pas de chien.

Ne me dis pas que tu aimes les femmes... Elle se renseigne. Elle veut en avoir le cœur net. Pourtant, je ne lui ai rien caché. Dans la salle à manger, il y a un écran qui diffuse un feu de cheminée. Astrid me bouscule par mégarde. Ça fait deux fois. Fatigante. Les pieds de Gilberte sont bleutés, froissés. Elle serait belle si elle ne parlait pas tout le temps pour ne rien dire. Je lui ai acheté une petite douceur. J'ai oublié de la lui offrir hier, dans le feu des retrouvailles. Des macarons. Maintenant, je peux me les garder. Vieillesse, tendresse et diabète. Madame Godard, vous me connaissez. J'ai toujours été... Je fonds en larmes. Elles me regardent froidement. Elles sont mortes.

Et qu'on ne me dise pas qu'il n'y pas de management aux Studios. Stop, arrêtez vos conneries. C'est Wang qui mène le bal. Epaulé par sa pocharde. Qui un jour se retournera contre lui. Ce sont des bêtes sauvages. Je n'en suis pas sûre. Je ne fais aucune remarque. J'écoute. Il va bien sortir quelque chose de ce galimatias. Mille détails. Frivolité. Désir de plaire, d'impressionner. C'est merveilleux. Je deviens incapable de concentrer mon attention. Bâillement.

Elle me saoule. Je ne sais plus comment je m'appelle. Tout ce bavardage me perturbe. Que dois-je répondre ? Rien. Advienne que pourra. Je suis la fille, le miroir de ma mère. J'ai décidé de m'occuper de toi. Je vais t'élever dans la société, ça te consolera. Il faudra que tu sois mensongère et que tu m'écoutes bien. Moi, je pense que je suis assez prévisible encore, mais l'expérience, ça changera tout. Il n'y a pas de génération spontanée. Le fardeau tombe. Mousseline de soie.

10

Entrée dans la gloire. Ça porte un nom, le bonheur, mais ça ne dure pas. Madame Godard m'affranchit. Elle a besoin d'aide. Elle veut me faire engager par la boîte concurrente, pour faire de l'espionnage industriel. Elle rêve. Je suis connue comme le loup blanc. Ils ne vont même pas me laisser entrer. Tais-toi. Clairons et musettes. Pas de défaitisme, non. Pardon, c'est ça, l'idée ? Il faut savoir ce que tu veux, ma petite. Euh, justement, je ne sais pas bien. Laissez-moi jusqu'à demain. La nuit porte conseil. Vous n'avez rien d'autre à me proposer ? Un rôle dans un film ? Oui, un rôle, c'est ça. Le personnage de Mata-Hari. Je m'occupe de toi. Je ferai de toi une femme d'influence.

Je m'en remets à vous. Montrez vos biceps. Bras frêles, avec une peau mince et fripée à même les os. Astrid me verse un thé avec trop d'eau. L'autre fois, c'était trop sucré, maintenant c'est un peu clair. Gilberte, je vais être cash. En moi, ça crie. Dieu te bénisse, ma petite. Bon, d'accord, je vous écoute. Je suis prête à moucharder. Qu'est-ce que je risque. Préparez-moi. Ils vont grimacer, ils vont grincer des dents ? Je m'engage. Sans scrupule.

Et ma fille ? Instinctivement, je machine. Tout se joue maintenant. Ma fille, ce n'est pas un animal de compagnie. C'est un mot sacré. On ne fait qu'une chair, Thérèse et moi. Astrid, avec son bon sens : Remets-toi avec le père. Particulier, le raisonnement. Très délicat. Débile. Elle n'a pas de cœur, je connais ça. Elle me projette toujours dans un faux monde pour se payer ma figure. Je n'exagère pas. Elle n'a aucun frein.

Madame Godard change de conversation. Elle se passionne pour mon histoire de séquestration. Pour l'étrange spécimen que j'ai croisé. Cette nuit, elle avait l'air de s'en foutre. Maintenant, elle me demande des détails, obstinément. Je ne comprends pas bien. La déposition, je l'ai déjà faite. Gâtisme ? Mais si, je raconte. Le trajet jusqu'à l'appartement, avec les blancs du souvenir alcoolisé. Ça l'énerve. Mais là, qu'est-ce qui s'est passé, quand tu es entrée ? Comment était-il habillé ? Elle veut savoir, c'est effrayant. Je suis à la question. Je me suis enfuie, ce n'est pas pour revivre ça. J'aurais dû crever, ça aurait tout réglé.

Madame Godard : Pour ta fille, j'ai parlé à Maître Pichon afin qu'il mette la pression sur ton ex-mari. Il le fera tomber. Ce n'est pas très bio. Pichon, c'est son avocat, il travaille avec des retraités de la police et de l'armée, à la limite de la légalité. C'est comme ça. Il va régler l'affaire. On tourne la page, on réunit la famille. Jour de fête. Une autre vision des choses. Astrid me regarde fièrement, l'air de dire : Tu as vu comme elle est partie devant, hein, toute seule, hein, la vieille, elle a de la ressource, hein.

Toujours du vent dehors. Je suis libre ? Eh non, je suis cloisonnée là-dedans. Direction faussée. Je ne sais où je vais. J'ai perdu le contact. Les choses viennent à moi. Je suis submergée. Je disparaissais. Je suis sauvée, mais pas satisfaite. Les yeux embués. Paupières de plomb. Je peux m'allonger ? Me revoilà mère. Ou presque.

Pose nonchalante. Ce n'est pas encore fini. Atmosphère obscure. J'ouvre les yeux. Madame Godard me tient par la main et sourit. J'ai dormi ? Oui, ma petite. Voilà ce que c'est quand on passe des nuits blanches. Elle a parlé trop vite. Frisson. Astrid, apportez-nous du thé, des tartines de beurre, du jambon blanc. Elles m'ont couchée dans le salon. Apparemment, j'ai pionicé plusieurs heures. Oh lala. Madame est au téléphone : Sept mille euros du mètre, ce n'est pas cher du tout. Ah bon ? Je suis à moitié nue, en culotte à froufrous. Qui m'a déshabillée ? Les yeux de Gilberte, fascinés, inquiets. N'en rajoutez pas. Astrid et elle sont d'humeur folâtre. Elles n'ont pas bu que de la limonade.

Au réveil, il est vingt heures. J'ai rêvé de ce jour bizarre où j'avais perdu mon bracelet dans la marmite de la cantine. Un boulanger arrivait en calèche, poursuivi par des loups. Un vol de corbeaux criards obscurcissait le ciel. J'avalais de la soupe empoisonnée, un bol de venin noir. Une croûte de sel couvrait ma peau, comme une floraison lépreuse. J'en léchais et grimaçais. Ah, c'est dangereux. Acide. Je m'agitais, j'agonisais. J'étais assise au bord d'un lac, si je me souviens bien.

Je retourne au conte de fées. J'entends leurs voix gaies. Ce qui est gênant, c'est plus, euh, tu vois, j'ai envie de me cacher. D'être seule. Astrid passe ses doigts, cerclés de bagues vertes, sur mes lèvres. Je prends dans la bouche. Où suis-je ? Le jardinier est à la porte. Il essaie d'entamer la conversation. Il bégaye. Je l'injurie, je veux l'étrangler. Je sue. La fièvre.

Un médecin arrive. Il sort son carnet. Il y a une décision. Une injection pour faire tomber le délire. Ça m'est égal. En dedans, le tonnerre, les trompettes et tout le tremblement. Vous aimez les tisanes fumantes ? Ça dépend. Des remèdes de bonnes femmes. Je comprends sans comprendre. Cotonneuse.

Troisième partie

Du calme, du calme.
Samuel Beckett

1

Madame Godard : Vous croyez qu'elle nous entend ? Eléonore Merz : Elle est fatiguée. Madame Godard : Elle nous a raconté de drôles de choses, encore une fois. Quel esprit vagabond ! La psychiatre est en robe du soir. Madame Godard : C'est épouvantable. Astrid : Vous avez encore besoin de moi, Madame ? Madame Godard : Non, fermez la fenêtre, puis allez vous coucher. Au départ, je croyais qu'elle avait pris quelque chose. Quand elle était plus jeune, elle était on pourrait dire une droguée. Regardez ses yeux. À quarante ans.

Elle m'a demandé, cette nuit, continue Gilberte, si elle était obèse. Moi, les plis de la grâce, je lui ai répondu, j'aime bien. J'aime bien comme ça, je lui ai répété. Je l'ai régalée, elle est gourmande. Les florentins, elle en raffole. Je ne sais plus quoi faire. Je n'ose pas la sermonner. Parce que moi c'est pareil. L'imagination galopante. Toujours à inventer des histoires à dormir debout pour rendre la vie intéressante. Où est la vérité ? Mais aussi, a-t-on idée de se mettre dans des états pareils ? Un ange passe.

Eléonore écrase un insecte du bout de son escarpin. Examine la villa bourgeoise. C'est mal tenu. Vous croyez qu'on devrait l'interner ? La vie semble soudain moins belle. Je passerais bien d'abord chez elle, je voudrais vérifier quelque chose. Avez-vous ses clés ? demande la psychiatre. Madame Godard fouille le sac de Laura. Les voilà. Vous êtes amoureuse ? Ta gueule. Oui, soirée radieuse. Eléonore compte jusqu'à dix. Elle part. Il est tard. Elle a peur de se faire agresser. La bouche pâteuse au clair de lune.

Dans la nuit parisienne, près d'un hypermarché, un homme saoul gémit, plié bizarrement sous un amas de légumes pourris, le ventre à l'air. Une lumière jaune moutarde colore la rue. Goût aigre dans la bouche. Mauvaise humeur. Ah, enfin un taxi. Un peu plus tard, elle pénètre dans l'appartement, au troisième étage. Un logis propre sauf le coin cuisine, hanté par une myriade de cafards qui s'éparpillent sur la vaisselle sale lorsqu'elle allume la lumière.

Eléonore, bouche fermée, boucles terminant les cheveux. Au mur de la chambre, une photo sépia de l'arc de Titus à Rome, une aquarelle qui représente un chaton, un masque éthiopien. Elle médite. Tête son pouce. Une habitude, une pente naturelle. C'est pour ça qu'elle se lave les mains tout le temps. Mais là, elle doit avoir touché une poussière ou une pourriture. Ça la fait grimacer et tousser. Les extrémités de ses doigts ont accroché une sorte de cendre. Elle se rince dans l'évier de la cuisine. Un dictaphone par terre, entre un bout de craie rouge et une serpillière. Elle le met en marche. Un rire énorme, un rire d'homme. Puis la voix douloureuse de Laura qui balbutie, inexplicable. L'homme à nouveau : menaces et injures.

Elle attend jusqu'à ce que ça s'arrête. Ouvre un tiroir qui frotte. Le retire entièrement. Au-dessous, sur un faux-plancher, une petite liasse de billets et un carnet, recouvert d'une vieille carte du Dahomey. Ça a changé de nom, ça s'appelle le Bénin maintenant. Elle commence à lire. Un style insolite. Ça débouche sur des considérations générales, du genre : Un bonhomme, ça se respecte dans un trou.

Elle continue l'inspection du tiroir. Un camée avec un ange aux ailes déployées. Un chausson de poupée en similicuir noir. Un briquet en argent. Un pendentif d'ivoire en forme de mouton. Une boucle d'oreille célibataire, avec des clochettes. Des petites clés. Une montre en or, avec un bracelet imprimé de ronces. Une chaîne sans fermoir. Un bracelet élastique à faux brillants. Le docteur s'éponge le front. Découvre la photo d'une beauté blonde. Elle en oublie la collection hétéroclite. S'enflamme. Fatale, hélas. C'est-à-dire, il y a les statistiques, voilà.

Elle inspecte jusqu'à une heure avancée, sans impatience. Que cherche-t-elle au juste ? Elle aurait du mal à le dire. Comme si les murs s'allongeaient sur le divan de son cabinet psychiatrique. Elle espère vaguement qu'une vérité flottante se manifeste. Elle suspend son jugement, arpente l'appartement. Dans la cuisine, un mur ruisselle. Les cafards grouillent dans l'évier. Sur le plan de travail, des miettes de nourriture, un empilement d'assiettes. Un cadavre de poulet rôti. Au milieu des livres de recettes, six minces cahiers remplis d'une écriture irrégulière. Parfois, des taches d'eau ou de larmes ont fait trembler les lettres ou les ont effacées. Le bruit des feuilles qu'elle tourne en un murmure indistinct, mélangé au ronronnement du réfrigérateur.

J'espère que ça va venir, se dit la cambrioleuse. Quoi ? Le sens de tout ça. Endroit sinistre. En lisant ses carnets, elle constate que Laura travaille du chapeau. Hallucine. Est-ce du romanesque, du réel, de la folie ou de la métaphysique ? Tout ça mélangé. L'écriture penchée est douce et rassurante comme du poil de lièvre. Pas du tout la main d'une hystérique échevelée. Même quand elle raconte des horreurs. Eléonore s'enfonce dans le fauteuil. Les mythomanes se prennent pour des dieux, des cinéastes, des écrivains. Il y a tellement de catégories dans la fiction. Ce n'est pas étonnant que la conscience s'y aventure, comme au jardin d'éden.

Elle tripote son porte-clés. C'est le cadeau d'un laboratoire. Il a la forme d'une larme avec le nom d'un antidépresseur gravé. Elle souffle, fatiguée de réfléchir. Elle a sommeil et se laisse aller. Madame Godard l'a appelée en urgence tout à l'heure, parce que Laura délirait. Ça vous dérangerait de venir ? Bah, elle était dans une soirée, mais elle s'ennuyait, alors elle s'est arrangée. Quand elle est arrivée rue de la Pompe, elle a entendu pleurer. Une femme mince, aux yeux creusés, l'a accueillie. La bonne. Eléonore était intimidée. Qui êtes-vous ? Je suis le docteur Eléonore Merz. Mon docteur, c'est un magouilleur. Un débiteur de balivernes. Je ne vois pas le rapport. Suivez-moi.

Sur un papier peint vieilli, broderies, tableaux anciens et armes médiévales décoraient les murs. Madame Godard souriait : Laura m'a beaucoup parlé de vous. Je pourrais vous en dire autant, gloussa Eléonore. Vous savez à quoi je pense ? Vous devez vous demander pourquoi je suis en robe du soir. Gilberte acquiesça d'un geste de la tête. La peinture au plafond s'écaillait. Son visage s'illumina en montrant Laura endormie sur un édredon. L'épuisement a fini par avoir raison d'elle. Je ne sais plus quoi faire. C'est désespérant.

Eléonore ne se sentait pas à sa place. Madame Godard avait de petits yeux secs et observateurs. Il faisait doux, une brise légère venait de la fenêtre ouverte. Le pouls de Laura était calme. Que s'est-il passé ? demanda la psychiatre. Je suis tellement triste pour elle. Une mythomane. Elle n'a pas arrêté de nous mener en bateau. Je n'avais pas compris jusqu'à ce qu'on appelât son ex-mari. Je me suis dit : mais pourquoi ? Nous y voilà enfin.

Madame Godard lui raconta. C'était navrant. L'ex-mari de Laura, un certain Abel Leroy, ne payait pas de mine. Un homme corpulent, d'âge moyen. Il avait été contacté par son avocat, Maître Pichon, en visiophonie. Il avait tout de suite prévenu, sans humour : Vous ne ferez pas d'affaires avec moi. Il n'avait rien d'alcoolique ni de vindicatif. C'était un informaticien terne. Il était remarié. Il avait la garde de Thérèse pendant la moitié des vacances d'été. Après-demain, lundi, il devait rendre sa fille à Laura, dont il n'avait pas eu de nouvelles au mois d'août, ce qui ne l'étonnait d'ailleurs pas. Rien ne clochait de ce côté.

Topf n'avait apparemment jamais existé. C'était un personnage irréel qui s'était imposé à Laura. Un être fantasmagorique qui avait pris corps et autonomie. Une création hallucinatoire, un délire schizophrénique. Madame Godard secoua la tête lentement et se racla la gorge : un fantôme ! Son esprit, affûté pour les détails insignifiants et même pour le mensonge, se heurtait à cette construction irrationnelle. C'est là que le voyage s'arrêtait. Elle passait le relais à la médecine, incarnée par Eléonore. À elle de se débrouiller.

Avec un petit pincement au cœur, Eléonore avait admis qu'il y avait des invraisemblances dans les récits de Laura. Elle ne voulait pas trahir les secrets de la consultation. Après tout, que savait-elle de cette histoire ? Elle n'était d'ailleurs pas gardienne de la vérité, mais refuge des fantasmes, des évitements, des détours psychiques. La gorge serrée, elle avait du mal à parler. Le vent s'était rafraîchi. Elle constatait que sa cliente lui avait menti sur toute la ligne. Madame Godard, pouvez-vous me parler d'un incendie qui aurait eu lieu aux Studios, il y a quelques années ? Ah, ça, répondit-elle, pensive, en fronçant les sourcils.

Madame Godard prit une grande inspiration et donna une version bien différente et à nouveau plus banale par rapport au récit de Laura. La foudre était tombée sur un des bâtiments, le feu avait pris et s'était propagé. Et Redman, s'exclama Eléonore, avez-vous entendu parler d'un certain Redman ? Non, ça ne me dit rien. La psychiatre se reprocha encore de s'aventurer trop loin au jeu de la vérité. Le problème n'était d'ailleurs pas la fiction avec laquelle Laura les avait embobinées.

Elle se tourna vers Madame Godard : Qu'est-ce que ça cache ? La vieille dame haussa les sourcils. Il y eut un silence.

Laura a-t-elle au moins bien été renvoyée des Studios ? interrogea Eléonore d'un ton pleurnichard, parce qu'elle commençait à douter de tout. Elle aurait bien bu du cognac. Deux bougies brûlaient au-dessus d'un absurde téléviseur qui diffusait les images d'une cheminée en action. Comment cela a-t-il bien pu arriver ? demanda Madame Godard, comme en écho. C'était douloureux. Elle remarqua un signe tatoué sur la cheville droite du docteur.

Que bricolait la bonne ? Elle était si revêche et inquiétante. Elle devait se trouver à l'étage. En haut, on entendait des portes s'ouvrir et se fermer. Eléonore avait l'impression d'un cauchemar. Sans raison précise, elle ne voulait pas rester une minute de plus ici.

Il était tard. Madame Godard demandait de l'aide. Elle avait peur pour sa sécurité. La folie la plongeait dans l'angoisse. Elle voulait une hospitalisation d'urgence, un internement d'office. Où est la bonne ? s'enquit la psychiatre. Elle est partie se coucher. Elle n'est pas restée près de Laura ? Elle l'a laissée seule : comme elle dort, il n'y a pas vraiment de raison de la veiller. Oui, confirma Eléonore en souriant à pleines dents, elle ne présente aucun danger, ni pour vous ni pour elle-même. Pouvez-vous l'héberger jusqu'à demain soir, le temps qu'elle reprenne ses esprits ? Le visage de Madame Godard blanchit : Je pense que je m'en sortirai, mais que comptez-vous faire ? La suspicion se lisait sur ses traits.

Eléonore sortit un calepin de son sac. Je vais aller dans l'appartement de Laura pour me faire mon idée. Elle avait noté avec soin l'adresse de Laura. S'était regardée dans le miroir avec anxiété. Sa robe longue décolletée en mousseline et dentelle couleur sang n'était pas la tenue idéale pour vagabonder dans les rues. Elle avait marché la peur au ventre avant de trouver un taxi. C'était tout de même très étrange : d'où sortait ce personnage sadique de Topf ? Une image du père ?

3

On toque à la porte. C'est le voisin d'à côté, celui qui fait toujours, d'après Laura, la petite comédie désuète du C'était bien ? après l'amour. Celui qui bat la petite fille de Laura, qui la terrorise. Il a frappé parce qu'il a entendu du bruit cette nuit. Il a une chemise imprimée d'œillets et d'hyacinthes sous un visage de chérubin, et les mains barbouillées de peinture. Prenez place, dit Eléonore. Elle se présente comme la sœur de Laura. Il la regarde, mais il ne voit pas grand-chose. Certainement, il est perturbé par le lagostome qui déforme la bouche de la psychiatre. Eléonore, elle, ne peut détacher son esprit du fait que cet homme-là prenait plaisir au corps de Laura.

Elle n'a aucun mal à le faire parler. Il déraille intérieurement. Souffrir, c'est sa façon d'aimer. Car il est amoureux de Laura. C'est ridicule. Il se fait des idées. Il a les mains dans les poches. Il doit pourtant se douter qu'elle n'a aucun sentiment pour lui. Mais ça ne passe pas. Toujours la même ritournelle des bégains absurdes.

Laura m'a dit qu'un soir vous l'aviez suivie au *Luminaire*. Ah, embraye-t-il immédiatement, vous voulez parler de ce soir-là. On faisait une fête chez la voisine du dessus. Laura n'avait pas été invitée, parce qu'elle ne s'entendent pas bien, pour tout dire. Il y avait une bonne ambiance. Laura était enfermée chez elle. Mais elle a sonné, alors qu'il n'était pas très tard, pour se plaindre du bruit. Elle est partie en claquant la porte. Je l'ai suivie jusqu'au *Luminaire*. Le reste, ce n'est pas la peine d'en parler. Au contraire. Que vous a-t-elle dit ? Ce qu'elle m'a dit ? Elle était en colère. Vous souvenez-vous pourquoi ? Une histoire de chaussures, je crois. De chaussures ? Oui, à cause de ses talons. Ou est-ce que je confonds avec un autre soir ?

Il se met à pleurer, sans cause apparente. Eléonore s'assoit à côté de lui, mais il se lève d'un bond, comme si le diable l'avait touché. Qu'est-ce que ça laisse, comme place ? Il marche de long en large. Vous croyez qu'elle m'aime encore ? Eléonore se doute que non. Laura ne l'a sans doute jamais aimé. Vous croyez qu'elle m'aime encore, répète-t-il d'un ton désabusé. Il ne faut pas lui demander trop de logique. J'ai envie de la revoir, continue-t-il à voix basse, dans son délire amoureux.

Vous ne voudriez pas bricoler quelque chose pour réparer la fuite dans la cuisine ? Jamais le dimanche, bredouille-t-il en reniflant. Eléonore n'arrive plus à suggérer quoi que ce soit. Rien ne se passe. Il rompt le silence : Ecoutez, je m'en veux. Mais de quoi donc ? De quoi ? De mal connaître les femmes. Il se caresse les cheveux. Eléonore lui montre une photo qu'elle a prise furtivement chez Madame Godard. Voilà, c'est elle. Elle dort. Elle a la fièvre. Enfin, les mots ne sont pas tout à fait exacts.

Finalement, il se tait. C'est ça, le problème, se dit la psychiatre. Elle parvient pas à lui tirer les vers du nez. A voir son air contemplatif, on se croirait sur la Tamise. Ça sent la térébenthine. Vous faites de la peinture ? Je veux dire, précise-t-elle, de la peinture à l'huile ? Il ne résiste pas : Oui, je barbouille. J'étais en train de pignocher des fleurs. J'adore les fleurs, je ne sais pas pourquoi.

Elle m'a parlé d'un certain Topf. Ça vous dit quelque chose ? Non, rien. C'est son amant, hein ? Elle a un amant ? Oh, vous êtes vraiment bizarre. Laura n'est pas votre propriété, quand même. Elle a besoin de consolation parfois. Elle peut se déshabiller et s'allonger quand ça lui chante. Elle est d'ailleurs aussi têtue que vous. Elle n'est plus elle-même quand elle est passionnée. Mais, si vous voulez savoir mon sentiment, je me demande si l'amour ou la haine ne sont pas des inventions. Oui, une ruse inconsciente pour habiller des souvenirs anciens.

La psychiatre a une autre intuition. Et quelqu'un qui aurait perdu un doigt, ça vous dit quelque chose ? Il l'examine. Il essaie de contrôler son regard qui glisse immanquablement sur la grimace naturelle de ses lèvres déformées. Oui, peut-être, répond-il d'une voix faible. Dans l'immeuble, il y avait un ancien déporté avec une infirmité à la main. René Dorfman, au premier. Mais il est mort cet été. Pourquoi cette question ? Je n'en sais rien.

Vous devriez retourner à votre peinture. Je voulais vous demander : Laura va-t-elle être internée ? Quand pourrais-je la revoir ? La revoir ? Vous voulez une photo d'elle ? Mais non, ne vous moquez pas. N'ouvrez pas la bouche. Rentrez chez vous, enlevez vos chaussures. Peignez des fleurs, voilà le paradis. Oui, je l'aime, répète-t-il, sans l'entendre. Elle me manque. Je ne pense qu'à elle. La peinture est un dérivatif. Ça, insiste-t-il en désignant son cœur, c'est la vraie. La vraie quoi ? Saura-t-on jamais. Il se met à pleurer.

Vous ne voudriez pas changer de chanson ? Il est assommant. Comment s'en débarrasser ? On va faire simple. Elle le met dehors. Puis elle se laisse tomber sur le canapé, les yeux au plafond. Descente épaisse. Elle a bien fait de venir. Le déporté, rêve-t-elle en sombrant, oui, c'est le fil d'Ariane à ne pas lâcher.

4

Dans son rêve, elle est décédée, le déporté au doigt coupé l'enterre. Toutes les pensées s'égarer au tombeau. Cadavre, Eléonore n'est plus dans la même énergie. Elle donne naissance à un enfant, couvert de sang. Le vieillard, fossoyeur grotesque, se désagrège dans le cercueil ouvert. Réveil.

Elle ferme la porte à clé, ajuste son écharpe. Chantonne. Elle ne s'entêtera pas beaucoup plus. Déjà, elle a largement dépassé les bornes. Personne, et surtout pas une psychiatre, ne devrait mesurer la vérité d'une parole. Jamais. Au contraire, laissons le mensonge advenir, l'ambiguïté se développer, en écho à je ne sais quoi d'indicible. La curiosité, pourtant.

Au premier, à droite, Dorfman. Elle sonne. Une clé tourne dans la serrure. Une femme sans âge la considère. Oui ? Bonjour, Madame, c'est bien là qu'habitait Monsieur Dorfman ? Papi est mort il y a trois semaines. Oh, je suis désolée. Il n'y a pas de mal. On peut parler librement. Il avait quel âge ? Quatre-vingt-treize ans. Il est mort. Ce n'est pas comme s'il n'avait jamais été.

Eléonore persiste dans son incertaine quête rocambolesque : Je suis la sœur de Laura, la femme brune qui habite au troisième étage. Oui, avec la petite fille. Oui, c'est elle. Ma sœur avait-elle des... relations avec votre grand-père ? Pas que je sache, mais entrez, je vous en prie. On sera mieux pour discuter. Elle ferme à clé derrière elle.

Eléonore remarque à peine les objets qui les environnent, les tableaux fanés, les livres jaunis, les cartons à moitié vides. Elle est fascinée par une collection de lampes orientales qui pendent au plafond. Est-ce que ça rend bien ? Euh, pas tellement, c'est oppressant, on dirait que ça va se détacher. Et la mutilation de votre grand-père, elle était récente ? La mutilation ? Oui, son doigt coupé. Ah, vous êtes au courant de ça ? En fait, Papi a été amputé du médium droit à Auschwitz, à l'automne 1944. Plus précisément à l'infirmerie du camp de Gleiwitz. A cause d'un phlegmon malin. Qu'est-ce que ça veut dire ? Encore une piste qui disparaît dans la poussière.

Et Topf, vous connaissez un certain Topf ? Topf ? Il me semble que c'est le nom de la société qui fabriquait les fours crématoires. Des ingénieurs funéraires au service de la machine d'extermination nazie. Je crois même que la société existe encore. Il est superflu de vous raconter tout ça. Elle parle avec douceur. Eléonore s'en veut. Elle a enlevé la mouche du verre, mais elle a avalé le poison.

Sur quoi s'appuyer ? Qu'est-ce que notre identité ? Pas grand-chose, un miroir altéré. Cette femme lui paraît de plus en plus belle. Vous savez, Laura ne va pas bien en ce moment. Je n'ai pas remarqué. Il faut dire que je ne la croise pas souvent. Je m'occupe de ranger les affaires de mon grand-père avant le déménagement. Je passe des heures ici, dans la poussière. Parfois, j'ai envie de tout foutre en l'air.

Laura ne va pas bien. Vous savez, la chair, parfois, devient feu. C'est la folie, l'incendie de l'âme. Le château de cartes intérieur s'enflamme, s'effondre en fragiles lamelles carbonisées. Une dernière flambée, un ultime éclat. Avant d'être renvoyée de son travail, Laura retenait ses colères, offrait des simulacres de sourires. Elle faisait de la communication non violente. Mais un brasier la détruisait secrètement. C'est même un miracle qu'elle n'ait pas explosé plus tôt. Elle a fait un burn-out ? Bah, je ne sais pas. Elle a fait un scandale dans sa boîte, elle s'est fait virer et, c'est-à-dire... oui. Mais quel est le rapport avec mon grand-père ? Par la porte-fenêtre ouverte, un courant d'air les rafraîchit. Au dehors, une façade couverte de lierres. À l'intérieur, teintes grisâtres et jaunies. Des spectres rôdent. Parfois, ils se rendent visibles, à l'heure où on ne les attend pas. Ils sont programmés pour ça.

5

La psychiatre se représente Laura dans son appartement. Fragile être en cauchemar. Affabulant, oui, en quelque sorte. Les chiens, les aboiements des chiens, n'est-ce pas une réalité universelle ? Moi, mon schéma, c'est quoi alors ? La rumeur de cette angoisse infinie remonte, avec les cris, les tortures. Les hommes en uniforme qui tuent à coups de pioches, les animaux qui hurlent méchamment. Condensé d'horreur et de désespoir dont on ne revient pas. L'anéantissement, l'effacement, la destruction. L'écrit porte en lui la possibilité d'une rature, d'une non-lecture, d'un silence. Mais la parole, c'est plus grave, elle se dit, elle se crie, elle résonne à jamais. C'est là que commencent le drame et la violence, on ne comprend pas très bien pourquoi.

Dimanche après-midi. Eléonore va rentrer chez elle. Elle se fait une vague idée de ce qui dévore Laura. Sa patiente est, en esprit, sœur de captivité universelle. Ligotée dans la mémoire du monde. Les cris, les gémissements, les hurlements, la schlague sur la chair. Les bousculades. Les bastonnades. Les bruits de bottes. Les infections. La fièvre. Les divagations expérimentales des médecins sadiques. La hantise. Le huis-clos. La violence. Oui, Laura s'est baladée dans ce brouillard de l'Histoire.

Parliez-vous de cette période avec votre grand-père ? Je n'en avais pas le temps. C'est trop tard maintenant. Avec un peu de salive, elle essuie un carré de

poussière sur un coin de table. Je le regrette. Son lit est vide, comme tout le reste. La branche de magnolia blanc, vous la voulez ? Non, merci, je vais rentrer maintenant. Je suis en train de sombrer. Mais Eléonore ne fait pas un geste. L'idée lui vient de sortir un carnet de Laura qu'elle a pris dans son sac.

Le seul morceau manquant, un trou béant dans les premières pages. Des feuilles déchirées et, dans les marges, des mots serrés. Elle lit des fragments de phrases discontinues. Tête baissée, elle déchiffre la fine écriture de Laura. Un dialogue irréal. Elle n'arrive pas à trancher. Est-ce : Je l'ai embarrassé ou Je l'ai embrassé ? Regardez, elle a dessiné un homme, là. Tiens, c'est bien la tête de papi.

L'autre n'a pas tellement envie d'écouter cette détresse décousue. Je suis harassée par le rangement, dit-elle. Vous voulez une confiserie ? Les bonbons rouges, c'est du plastique. Et l'identité, c'est quoi ? Un mince filet d'eau presque tari. Ce n'est pas vous, ce n'est plus moi. Juste un écho.

Une grande paix règne dans la pièce. Elle reprend un pantalon troué, avec du fil clair, tout en écoutant Eléonore égrener le texte de Laura, écrit d'une main tremblante. La camaraderie des femmes. Elles échangent un sourire quand, se taisant, la psychiatre laisse les mots en suspension. Partir, tout à l'heure, riche de ces minutes fraternelles. Elle lit le carnet, c'est la parole de Laura qui sort, de Laura possédée, qui ne fait plus la frontière entre l'existence et la mystification. Impossible de terminer.

Evidemment, c'est la dame à lunettes, triste et belle, qu'elle invoque. La vierge Marie, l'institutrice, Sarah la matriarche, la déesse Kali, la mère aux visages renouvelés. De quoi parle-t-elle ? De chiffres tatoués à l'intérieur d'un bras. Elle ne précise pas qui, pas quoi. Ce n'est même pas chronologique. Des phrases récupérées ici et là. Au départ, elle aurait préféré un dieu mâle, inflexible, implacable, cohérent, avec de gros sourcils froncés. Mais finalement, elle a eu peur, elle n'était pas au niveau. Le ciel, on ne le regarde même plus. On se laisse envahir par un parfum de fleur.

C'est la première fois qu'Eléonore arrive à une feuille complète. Pour l'instant, elle n'a lu, à mi-voix, que dans les marges des pages déchirées. Une espérance s'y faisait entendre, dans les non-dits et les lacunes. Dans leur intégralité, ces lignes sont presque décevantes. Laura raconte une dispute. Il m'a niqué, et maintenant je l'appelle, il me dit : Je te rappelle, je te rappelle, c'est dégueulasse.

Vous êtes juive ? demande brusquement la femme, interrompant sa couture. Eléonore se sent humiliée par la situation : elle usurpe une identité, se fait passer pour la sœur de Laura. Que répondre ? Quelle confiance trahir ? Elle a l'impression de se dédoubler. Elle plane. Son âme flotte au plafond. Deux femmes partagent un vide intérieur, le souvenir et l'énigme d'êtres perdus. La honte aussi. Si elle dit non, lit tranquillement Eléonore, on s'en va. De quoi parle Laura ? Un texte n'est pas une entité de sens stable. Chaque phrase est nouvelle pour celui qui l'entend. L'architecture de la conscience est complexe. Personne ne saura jamais. Ou presque. La lumière est mise en réserve pour quelques individus d'exception. Sommes-nous de ceux-là ?

C'est l'heure de se séparer. Vous créez où ? Pas très loin, mais il faut encore que je passe rue de la Pompe voir Laura. Une parole donnée est une parole donnée. Le jour le plus long ! Enfin, on s'attache à ses patientes. Patientes ? Une lueur fugitive traverse l'œil de la femme, revenue à ses travaux de couture. Elle secoue la tête. Il ne faut jamais désespérer. À force de jeter des filets, on finit par attraper des poissons. Une moue. Trop de mensonges, de tromperies, de feintises.

6

Un taxi conduit Eléonore dans le seizième arrondissement. Elle n'est plus vraiment là, elle se laisse guider par un moi social. Elle n'est plus un individu particulier, mais neutre. Il n'y a plus personne et c'est presque normal. Elle fait le point, ressasse. Elle n'a pas appris grand-chose finalement. Madame Godard est actionnaire des Studios Godard, elle pourrait aussi bien diriger une usine de confitures, pour ce que ça change. Pas d'air, pas de lumière. Voyage avec des morts. A droite, à gauche. Où est-on ? On ne peut pas vous le dire. On est dans un rêve. On va se dégourdir les jambes. On a la trouille. On est avilies. On est nues. On s'évanouit. Une robe d'été. Du bleu, du blanc. On prie, on allume une bougie. Ça va s'arranger.

Qu'est-ce qui se passe ? Tu vas mourir, c'est le destin. Je t'avertis. Tu vois, ce chemin, il est inverse du mien. Un monde très sélectif. Un grand désordre en même temps. Un chien. Des puces, des poux. Où va-t-on ? On avance. L'amour fait le plus grand mal. On n'y croit plus comme avant. Elle se résout à faire interner Laura, le temps qu'elle se relève. Une voix venue de loin, qui parle en allemand. Tout à l'heure, on va se mettre d'accord. Einverstanden.

Au bout de quelques minutes, elle se retrouve rue de la Pompe, devant la villa de Madame Godard. Continuez un peu, déposez-moi à cinq cents mètres. Elle a envie de marcher. Il est vieux, ce taxi ? Il date de 2005. C'est du solide, à part le système de refroidissement qui tombe tout le temps en panne. C'est raide, je ne vous raconte pas la facture. Qu'est-ce qu'elle pourrait dire ? Je n'arrive pas à ouvrir la fenêtre, je manque d'air. Ah, c'est ça. Un système de blocage automatique. Vous ne pouvez pas le décoincer ? Eléonore se ronge les ongles. Le chauffeur la regarde : Je vous dépose ?

Dehors, ça va mieux. C'était juste une bouffée d'angoisse, ça la prend de temps en temps. Elle note mentalement le numéro d'immatriculation de la bagnole. Elle pleure. Interner quelqu'un, c'est vraiment la part sombre du métier. Ce n'est plus de la parole. Ce sont des écrous, des produits toxiques, des malabars en blanc. Des pyjamas, des dortoirs. Des isoloirs, des portes fermées. Là encore, un drôle d'écho. La sale rumeur des camps. Franchement, à un moment, on ne se pose plus la question de la pertinence des comparaisons. La peur ne fait pas la différence. Une mendicante squelettique à moitié paralysée, prostrée. C'est la fin.

Le métier de psy, c'est de progresser dans l'ignorance. Ne pas savoir. Parfois, on met un nom. Burn-out : mort psychique par épuisement au travail. Avant, il y avait la terre, la mer. Puis est arrivée la productivité. Le feu a tout envahi. On vous presse le citron. On a peur. On se rabaisse. C'est un miracle, on arrive à traverser

les flammes. On est pressé de rentrer chez soi pour s'éclater. Le lendemain, pareil. On brûle, on fond. Jusqu'à combustion intégrale. Laura s'est tuée au travail, on dirait banalement.

Comment ? Elle n'est pas morte, elle vit, c'est visible. De l'autre bout, on ne discerne pas tout. Vidée. Comme un hangar désaffecté. Laura s'enracine dans son monde intérieur, réinterprète l'univers, s'éloigne du sens commun, psychote, hallucine. Elle se laisse mordre par toutes les puissances fantasmatiques. Elle glisse dans la folie. C'est là sa vitalité. Elle se couche, elle s'assoit, une voix mystérieuse l'oblige à s'exténuer. On annule les dettes. Elle rejoint la longue cohorte des surmenés. Le cortège des tourmentés. Le collègue des dingues. La porte se referme.

Il bruine. Un papi en chapeau, les mains dans le dos, promène son yorkshire. Eléonore n'a pas envie de sonner chez Madame Godard. Elle attend longtemps sous l'auvent d'un étalage de fleuriste. Elle pense à tout ça. Aux foetus qu'on conservait dans le vinaigre. Aux bébés que les Allemands assassinaient. Un arbre aux feuilles roussies. Il paraît que c'est une maladie. Un homme déambule, à moitié déshabillé. Il éponge une canette de bière entourée d'un sac en plastique. Elle se dit : Putain, celui-là.

Il y a une ascèse particulière qui consiste à mourir au monde. On jeûne, on s'habille de neuf. On tient quelques jours. Puis les démons reviennent, encore plus forts. Il faut qu'elle appelle Madame Godard pour s'annoncer. Les pauvres, ceux qui ont faim, ceux qui meurent sur la route, ils nous quittent là. Allô ? Un répondeur. Ce message, franchement, elle l'a adoré. Elle a bonne mine maintenant.

Elle se tient devant la porte lugubre. Elle sonne. La tête d'Astrid sort dans l'embrasement. Ah, c'est vous ? Sélection et dureté. Eléonore passe devant elle. Toujours cette impression de saleté, de vermine. Des traces de boue. Vous ne faites jamais le ménage ? demande-t-elle gaiement. Un petit remords quand même de dénigrer le prolétariat. Après tout, profiter de la quasi cécité d'une milliardaire, c'est de bonne guerre. En fait, c'est la bonne qui ne voit rien, et la patronne qui le tolère.

Dans la chambre, Gilberte Godard veille la malade. Elle la tient par la main. Au mur, une peinture de la troisième station, quand Jésus tombe pour la première fois, indéfiniment. Arrêté dans sa chute, il n'en finit pas de dégringoler. Vous étiez sortie ? demande la vieille femme. Oui, je suis désolée, Madame Godard, j'ai tardé. Elle vous a parlé ? Vaguement. C'est assez compliqué. Madame Godard, je vais téléphoner aux urgences psychiatriques. On va venir chercher Laura.

Le naufrage, sous les yeux des déesses antiques. Laura est entortillée dans les draps, comme un serpent enseveli. On attend les infirmiers. Ils seront deux et quelconques. Elle sera emportée vers l'hôpital de secteur. Eléonore compte la faire transférer demain vers un service qu'elle connaît mieux. Les bêtes sauvages

disparaissent, c'était écrit. De même, les femmes trahies par l'idéal. Et leur linceul désolé, c'est le syndic qui l'encense en fanfare.

Une cloche à côté sonne l'angélus. La prométhéenne meurt, rongée sans répit par la voracité de l'Olympe. Désastre sans écho, sans matière, que grisent l'impuissance et la tristesse. Eléonore rappelle l'hôpital. Les infirmiers sont en maraude, ils vont peut-être revenir. Peut-être ? On est dimanche, Madame. Bien sûr qu'ils vont revenir, mais ils seront certainement en retard. Que dire ? Combien de fois on a oublié d'acheter du pain ? C'est deux choses : l'intention et l'action. Alors Eléonore se tait, mais elle a, elle aussi, cette sensation d'omettre quelque chose, sans savoir quoi.

Un doute pèse sur l'identité. Qui suis-je ? En ce moment, j'essaie d'être neutre. Et elle, quel masque a-t-elle aujourd'hui ? Est-il bien collé à sa tête ? On est inconsistant. Qu'est-ce qu'on donne à voir ? On se fait rentrer absolument dans le cadre défini. Mais ça déborde, ça s'estompe, ça dégouline. La solitude, c'est cette indifférence essentielle et cette pluralité potentielle. Je est non seulement un autre, mais plusieurs autres, et aussi il n'est rien. Nous sommes des manoirs hantés par plusieurs fantômes d'altérités fluctuantes, successives, récurrentes, fuyantes. De même, la discontinuité du récit, toujours dérobée. Le bazar qu'on occulte. Evidences bouffonnes. Laura crée des entités imaginaires qu'elle piège dans la réalité. Bah oui, tu me l'as dit. Mais le plus difficile, c'est encore de connaître le visage de son prochain : est-il en cet instant poisson, capitaine, assassin ? Qu'est-ce qui le distingue des autres ? Une mince flamme dans le regard. Ne va-t-il pas changer à la prochaine œillade ?

Les lèvres framboisées de Laura remuent en délire. Adieu, je repars, chuchote Eléonore à Madame Godard. Mais la vieille dame maigre ronfle discrètement sur son fauteuil. La psychiatre lève les yeux au plafond. Situation embarrassante. Avec la patronne endormie, impossible de fuir. Elle se résout à son rôle de médiateur. Ça ne m'empêchera pas de roupiller moi aussi, bâille-t-elle.

Elle est où, ma mère, demande Laura dans le torrent de ses rêves. La psychiatre, vaporeuse, entend : le mérou ma mère. Ce qui lui semble une allusion sexuelle. Je ne connais pas, mais je connais, réfléchit la psychiatre qui, elle, n'a vécu de Vénus qu'une aventure distraite, pendant ses études de médecine. Son bec-de-lièvre épouvante les hommes. Il se remarque d'emblée. Et ses sourcils épais de grand mamamouchi. Ça la distingue des autres femmes. C'est comme ça qu'on devient irréprochable. L'amour, elle l'étudie chez les autres : en ville, dans les gestes des couples, chez elle dans les confidences de ses patients, dans l'opium des livres et des films.

Elle ferme à peine les yeux qu'on sonne. Elle sursaute. On voit descendre Astrid. Elle marche vers l'entrée. Ce sont les infirmiers. La vieille dame se réveille, étonnée. Elle ne comprend pas ce qui se passe. Vous habitez dans le quartier ? demande-t-elle aux hommes en blanc. Euh, non, elle est un peu gaga, mais ce n'est pas elle qu'il faut emporter. C'est la femme qui dort dans le lit, on lui a donné un sédatif, voilà. Un homme la prend dans ses bras. Mince, elle est pas lourde, la petite huître, dit-il guilleret. Il la pose lentement sur le brancard. On l'habille, on l'emmène. Eléonore les suit dehors et part elle aussi.

Elle redoute que l'histoire en reste là. Que Laura, dépouillée de sa raison, ne revienne plus de son délire. Sans prévenir. Les asiles sont remplis d'êtres qui se brisent infiniment dans leur liberté intérieure. De quoi parlent-ils ? Que voient-ils dans les couloirs, lorsqu'ils les parcourent, si lentement ? Qu'attendent-ils, immobiles dans le petit parc ? Avec qui ont-ils rendez-vous le soir ? Elle marche sous les réverbères, loin de la villa. Plus elle s'en éloigne, mieux elle respire. Elle est dégoûtée du luxe et des secrets moisis qui s'y nichent.

Une histoire n'a pas forcément de fin. Elle continue au-delà du livre. On s'est engueulés, on s'est réconciliés. Maintenant, c'est terminé. On se repose. On a besoin d'être seul. Ça ne veut pas dire qu'on oublie, qu'on soit parti pour d'autres aventures. On s'affaisse, on se détend, tandis qu'à distance l'écho voilé de l'expérience s'éteint lentement, insensiblement. On entre dans le dimanche de la lecture. On n'a plus à lire, à avoir peur. On se remet, on reprend son souffle. On se souvient. De quoi ? C'est le meilleur moment. Le passage vers le silence. Ce n'est pas immédiat.

Quelqu'un appelle la passante en lui disant que la maison... Elle ne se retourne pas. Qu'il s'en aille. Il ne peut la sauver de la mort. Il n'existe pas. Elle non plus n'existe pas. Nous sommes sans demeure. Seule a cours cette rencontre douloureuse. On se baigne ensemble dans la vie, le cœur infiniment brisé. On se recueille. On remonte le fleuve jusqu'aux premières minutes, celles qui précèdent l'embarquement, plus douces à présent. Au revoir, Capitaine. C'est fini ? Pas encore.

8

Sept jours après, Laura sortit de la clinique où la psychiatre l'avait finalement placée. C'était un endroit verdoyant, avec des infirmières indifférentes mais compréhensives. Sans y penser, à demi consciente, elle faisait de rapides progrès. On avait jugé qu'elle pouvait s'en aller. De quoi se plaindre encore ? Elle retrouvait sa première fraîcheur et, diminuée par les médicaments, abandonnait ses extravagances. Le père de Thérèse s'était montré compréhensif, il avait gardé sa fille quelques semaines de plus, le temps que Laura se remît en forme. On était fin septembre, on pouvait gaiement faire crisser les feuilles mortes sous les chaussures.

Elle prit un rythme de femme d'intérieur, se consacrant à sa fille, à son appartement, à elle-même. La fuite dans la cuisine était réparée, le syndic s'était chargé des cafards. Dans cet instant seulement, avec le retour de l'enfant, elle était revenue à la paix. Elle passait tranquillement des petites aux grandes choses. Se mit à apprendre le piano et l'anglais. L'hospitalisation avait réveillé sa nature philosophique. Elle souriait de la comédie qu'elle s'était jouée, s'interrogeait sporadiquement sur ses divagations chagrines. Sa chute, son délire, sa déchéance.

Deux fois par semaine, elle allait chez le docteur Merz. De même que l'eau de mer s'adoucit dans les nuages, elle distillait la violence de son être baroque en de légers aveux, dont le sens se prolongeait depuis un rêve ou un acte manqué. Elle

avait découvert en elle un animal sauvage, un tigre féroce, une bestialité clownesque, terrifiante et définitive qu'elle apprivoisait. C'étaient par saccades des désirs brutaux et gloutons, la rage de tuer, de lacérer, de dévorer. Puis sa propre carcasse féline à peine morte, palpante, épouvantable, puante, où tournaient des mouches bleues. Parfois aussi la sublime animalité altière, éprise d'absolue.

Elle rusait et, au lieu d'affronter ou de fuir cette obscure bestialité, elle l'acceptait tristement. Après, l'impétueuse bête se calmait, s'absentait, peut-être de se savoir chez elle dans la maison du corps. D'où venait ce monstre, dont Laura sentait en son ventre l'altérité ? Elle en parlait avec prodigalité, sur le divan, s'écoutait parler. Finalement, sa compréhension achoppait aux faits, aux sensations. Et si elle allait mourir la semaine prochaine ?

Par un étrange renversement, ayant de nouveau confiance en elle, elle prit en allergie les faiblesses de la psy. Déjà, devoir payer en espèces le prix de la consultation, ce qui l'obligeait à de longs et méticuleux échanges de monnaie, lui paraissait, depuis longtemps, un caprice superflu, irritant. Elle s'en plaignait : Je ne vous en veux pas à vous, mais là ce n'est plus possible.

Il y eut un incident plus sérieux entre les deux femmes. Laura reprocha violemment à la psychiatre de s'être fait passer pour sa sœur et d'être allée dans son appartement sans son consentement. On lui avait volé un carnet aussi. La psychiatre reconnut l'avoir pris par distraction lors de son passage. Elle promit de le lui rendre dès que possible. Alors Laura se leva d'un bond du divan en criant : Ne croyez pas que je vais vous bâtir un temple, jamais, ne rêvez pas ! Puis elle était sortie en colère. A la séance suivante, Eléonore lui tendit le carnet manquant, s'excusant de son oubli. Elle reconnut qu'elle était en faute pour s'être introduite chez elle sans motif solide, quoique dans l'intérêt de sa patiente. Elle se défendit sans chercher à convaincre. Elle n'était pas motivée. Laura, elle, regrettait de s'être emportée : Je l'ai dit parce que j'étais énervée, mais je ne le pensais pas. On se trompe parfois.

C'était le voisin amoureux qui avait dévoilé le pot-aux-roses. Dans la journée, il bavardait avec Laura, car il repeignait sa cuisine. Par un mélange de faiblesse et de reconnaissance, elle lui accordait tristement des consolations érotiques. Il n'en demandait pas plus, qui confondait l'amour avec le geste. Il en vint à évoquer la pseudo-sœur qui était venue un dimanche, une femme avec un bec-de-lièvre et des tresses. Ça avait déstabilisé Laura, qui n'avait au débotté su que penser, sinon que c'était une trahison insupportable, une intrusion dans sa vie.

Ça lui avait paru tellement dramatique qu'elle avait voulu aller séance tenante en démêler les fils avec Eléonore Merz, mais arrivée devant la porte du médecin, elle avait dit à son compagnon : Viens, on retourne. Elle n'avait pas besoin de grand guignol ni de justice. Revenue chez elle, elle avait convulsivement vérifié qu'il ne lui manquait rien. Un carnet avait disparu.

Thérèse était allée en maternelle avec plusieurs semaines de retard. C'était sa première rentrée. L'école était agréable, avec des arbres au milieu de la cour. Mais la petite fille était en détresse. Elle se tenait à l'écart, refusait de parler, se renfermait sur elle-même. A la maison, elle était craintive. Le soir, on devait la

border dans son lit et lui balbutier des histoires de lapins blancs jusqu'à ce qu'elle s'effondrât de sommeil. Le matin, il fallait la porter hors de son lit pour la réveiller. Laura parlait de la montrer au psychologue. Mais sa fille était passée au second plan.

L'argent commençait à manquer. Laura arrivait de justesse à payer ses charges. Elle cherchait un emploi. A l'agence, on lui proposa un poste de secrétaire dans une prison. Non, répondit-elle avec dégoût, je ne voudrais pas travailler là-dedans. En plus, elle ne connaissait pas l'informatique. Finalement, on lui offrit un stage de traitement de texte. Elle émit des réserves : Est-ce que ça débouche sur un boulot ? La fonctionnaire objecta : Si vous refusez, vous serez radiée. Ah non, reprit Laura, je n'ai pas dit que j'étais anti, je questionne.

Une autre fois, Laura arriva en retard chez le docteur Merz. Peut-être avait-elle mal compris l'heure. Elle sonna pour s'annoncer et s'assit dans la salle d'attente. Il y avait là un couple âgé. L'homme, d'un air soucieux, une canne à la main, montrait un article du journal. Ils sont revenus, répétait-il, ils sont là. Les fantômes des nazis venaient le hanter. Laura retrouva dans le vieillard l'image de sa propre folie affabulatrice, de l'humaine capacité à inventer une réalité aussi inconsistante que la buée. Elle mesura aussi la distance qu'elle avait prise avec les chimères. Elle décida qu'elle était mûre, que son âme avait retrouvé l'équilibre : C'est fini, je m'en sortirai toute seule. Elle annonça sa décision d'arrêter brutalement les médicaments. Vous n'avez jamais essayé, c'est super casse-gueule, prévint franchement Eléonore.

Laura passa outre les sermons. Elle s'assit dans sa cuisine devant une bouteille d'eau, un foulard noué autour du cou. Pour passer le temps, elle écrivait des mots dansants, ronronnants, sans suite et sans cause. Ce n'était pas de la littérature de sujet. Elle évitait les soirées, les causeries des bourgeoises à la sortie de la maternelle, les bavardages aux dernières terrasses de l'automne. Elle s'était rangée. Sentimentalement, elle ne voulait plus être seule, mais ne cherchait plus à séduire. Maintenant que les travaux étaient terminés, elle espaçait ses relations ambiguës avec le voisin, qui avait du mal à interpréter les chauds et froids de leur flirt. Dans les magazines, on annonçait que la ruine était proche, mais l'argent coulait encore à flots, les femmes offraient leurs seins nus, et tout le monde se servait royalement, comme au festin de Sardanapale.

On disait de Laura : elle s'est assagie. Elle s'était sevré des psychotropes aux noms épouvantables. Elle avait pardonné aux hommes, réels et imaginaires, qui lui avaient fait du mal. Elle n'attendait plus rien, devançant l'hiver de la vie où ce genre de considérations est d'actualité. Le renoncement était confortable, qui donnait aux petites vagues du quotidien une saveur limpide : l'humble réalisme de l'être. Le vent dans les rideaux, l'âcre goût du thé macéré, un livre impassible entre les mains. L'appartement était son allègre tombeau. Elle ne buvait plus. Elle ne disait plus ni oui ni non. Elle jouait à intervertir les mots dans les maximes. Elle dormait beaucoup. Elle en avait fini avec l'existence flamboyante, mais n'en accueillait pas moins quelque merveille, quelque signe de salut qui s'imposât avec grâce. Le soleil du soir affluait dans l'appartement. Thérèse n'avait pas donné signe de vie depuis une durée anormale. La petite fille, assise sur un tapis, jouait silencieusement aux dés. *Paris, octobre 2011.*